



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

CHATEAUBRIAND

(France)

(1768-1848)



Portrait par Girodet

**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*René*' et '*Mémoires d'outre-tombe*').**

Bonne lecture !

C'est à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, que, par une nuit de tempête, la mère de François-René de Chateaubriand, Apolline de Bédée, lui « *infligea la vie* ». Son père, François-Auguste, était armateur et pratiquait, entre autres commerces, celui des esclaves, ce qui lui avait permis, en 1761, d'acquérir le domaine de Combourg et son château et de redorer ainsi le blason des Chateaubriand, une lignée dont le prestige se perdait dans les temps les plus anciens et dans certains aménagements généalogiques avantageux.

Celui que ses sœurs et sa mère appelaient Fanchin fut mis en nourrice chez sa grand-mère maternelle, à Plancoët. En 1771, il revint dans la demeure de Saint-Malo, alla à l'école élémentaire des sœurs Couppart.

Ses premières années furent celles d'un enfant abandonné aux domestiques, qui se battait avec les polissons sur la grève, qui éprouvait déjà son audace en traversant la jetée sans rambarde quand les paquets de mer la submergeaient pour mieux sentir après la vigueur d'être en vie, qui passait des heures à contempler la mer en écoutant « *le refrain des vagues* », ou qui se livrait à des lectures clandestines et nocturnes. En 1777, toute la famille s'installa au château de Combourg qui, au sud de Dol, entre Fougères et Dinan, dresse son imposante silhouette féodale près d'un étang, dans un paysage de bois, de landes et de cultures pauvres.

Le jeune « *chevalier* », destiné à la marine, fit, de 1777 à 1781, des études assez décousues au collège de Dol, passant ses vacances annuelles à Combourg avec sa sœur Lucile, nature tendre et malade. En 1782, il entra au collège de Rennes pour préparer l'examen probatoire de garde-marine qu'il devait passer à Brest, l'année suivante. Mais, à Brest, il se rendit compte qu'il n'avait aucun goût pour la carrière d'officier de marine, et revint, sans qu'on l'y attende, à Combourg où il annonça son intention de devenir prêtre. En réalité, il ne savait pas vraiment ce qu'il voulait faire dans la vie et chercha simplement à gagner du temps. Son père l'envoya au collège ecclésiastique de Dinan. Il s'y découvrit aussi peu doué pour la prêtrise que pour la marine.

Il revint à Combourg dont le cadre romanesque l'avait conquis. Pendant « *deux années de délire* » et d'oisiveté sombre, entre un père sombre et taciturne et une mère pieusement mélancolique, il y mena une existence étrange : langueurs sans vraie cause, exaltations sans but, troubles d'une sensibilité ardente en proie au « *vague des passions* », plongées dans les abysses d'une âme en détresse, terreurs, rêveries solitaires, courses sur la lande en compagnie de Lucile. Sa vocation poétique s'éveilla alors et son âme d'artiste allait rester marquée par les impressions de Combourg.

En 1786, le vieux comte François-Auguste, à deux mois de sa mort, las de voir son fils paresser, lui donna un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, à Cambrai. Il était donc officier d'infanterie sans avoir aucun goût pour les armes. Des congés prolongés lui permirent de séjourner chez ses sœurs mariées, à Fougères ou à Paris, Combourg étant fermé depuis la mort du père. Le 19 février 1787, il fut présenté à la Cour et eut une brève rencontre avec Louis XVI lors d'une chasse royale. En septembre, il rejoignit son régiment à Dieppe. En 1788, il fit, avec ses sœurs, Julie et Lucile, un séjour à Paris au cours duquel il se mêla à la vie sceptique et dissipée des salons, y rencontra Parny, Lebrun, Chamfort, Fontanes qui fut son ami le plus cher. Il conçut un premier projet d'un « *roman américain* ». Il lut beaucoup de livres des philosophes, s'enthousiasma pour Rousseau, perdit sa foi religieuse et commença à s'endetter. En juillet 1789, il assista avec sympathie aux débuts de la Révolution. "*L'almanach des muses*" publia une de ses idylles, "*L'amour de la campagne*".

En 1790, il dut vendre des bas pour payer ses dettes. Il passa l'été à Fougères. Il dut adopter une réforme temporaire, mais se livra encore au libertinage parisien. Devant les horreurs commises à Paris, il commença à songer à un voyage en Amérique du Nord et, le 7 avril 1791, sur les conseils de Malesherbes, l'ami des encyclopédistes, s'embarqua à Saint-Malo sur le brigantin "Saint-Pierre", se lançant dans l'inconnu et l'aventure pour, soit découvrir un passage au nord-ouest du continent, soit faire provision d'images exotiques, soit observer les dernières tribus de bons sauvages et en tirer la recette du bonheur universel.

Le 10 juillet, il débarqua à Baltimore. L'itinéraire qu'il a suivi est contesté. Il a dû se rendre à Philadelphie, remonter l'Hudson et voir les chutes du Niagara. Mais il n'a certainement pas pu, comme il le prétendit dans son "*Voyage en Amérique*" (1826), descendre l'Ohio jusqu'au Mississippi et revenir par la Floride, où il aurait rencontré les Indiens Natchez, car au début décembre déjà il

reprit le bateau à Philadelphie. Son séjour n'avait donc duré que cinq mois. Mais il lui avait suffi de contempler une nature vierge et de vivre au contact des Indiens pour que ses impressions, précisées par la lecture de récits de voyages, donnent naissance aux évocations si neuves qui assurèrent bientôt ses premiers succès littéraires. Il rédigea en effet de très nombreux manuscrits, aujourd'hui pour la plupart perdus, qui allaient lui servir pour "*Voyage en Amérique*", "*Atala*". "*René*", "*Les Natchez*".

Le 2 janvier 1792, il débarqua au Havre. Le 20 février, il fit un mariage de convenance en épousant Céleste Buisson de La Vigne, une amie de sa sœur dont on pensait chez les Chateaubriand qu'elle deviendrait fort riche. En juillet, après la proclamation par les révolutionnaires de la Patrie en danger, il fuit à Bruxelles puis à Trèves où il rejoignit l'armée des émigrés parmi lesquels se trouvait son frère. Blessé à la jambe au siège de Thionville, malade de dysenterie et presque mourant, il traversa la Belgique péniblement, comme un vagabond, arriva à Ostende et s'embarqua pour Jersey où il demeura chez son oncle Bedée jusqu'à ce qu'en mai 1793 on ait annoncé un débarquement des Français dans l'île. Il passa en Angleterre et, le 17 mai, arriva à Londres. Il y vécut misérablement dans un grenier, malade et souffrant de la faim, du froid, de la solitude, tandis que son épouse et ses sœurs étaient arrêtées et emprisonnées (elles furent libérées à la fin de l'année 1794). À Beccles (Suffolk), il vécut de leçons de français et de traductions, éprouvant un amour impossible pour Charlotte, la fille du pasteur Ives chez qui il logeait. Il revint à Londres où il acheva son :

***"Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes
considérées dans leurs rapports avec la Révolution française"***

(1797)

Chassé de France par les premiers excès de la Convention, Chateaubriand a pu méditer sur ses illusions révolutionnaires. Il ne s'enfièvre plus, mais il veut comprendre : il entreprend de comparer le cours des révolutions du passé et celui de la révolution présente, afin, découvrant les similitudes de leur développement, de prévoir la marche des événements présents. L'impression générale qui se dégage du livre est celle d'un pessimisme aigu, exactement d'un nihilisme : *«l'orgie noire d'un cœur blessé»*, a dit lui-même Chateaubriand. Son dessein est de montrer qu'on ne peut transformer la société ni l'humanité, qu'aussi loin qu'on remonte dans le temps on retrouve les mêmes alternances de doute, d'espérance, de désenchantement. Ce n'est pas l'être humain qui est le maître de l'Histoire, mais le hasard, la fatalité : aussi pourquoi s'indigner, pourquoi essayer de réformer les institutions? Aucune réforme, aucune révolution ne sauraient changer la nature humaine : *«L'homme faible dans ses moyens et dans son génie ne fait que se répéter sans cesse. Il circule dans un cercle dont il tâche en vain de sortir.»*

Le jeune Chateaubriand avait respiré avant la Révolution l'air «philosophique» de l'époque. Il condamne maintenant *«l'enthousiasme qui vient de l'ignorance»*. Si la monarchie mettait ses ennemis à la Bastille, la démocratie les mène à la guillotine. Aussi, s'il condamne la Révolution, il ne se prend pas d'amour pour l'ancien gouvernement. C'est au nom de Rousseau, et non du traditionalisme comme Joseph de Maistre, qu'il refuse l'illusion révolutionnaire. Les excès de la Terreur n'ont fait que l'affermir dans sa fidélité à Jean-Jacques Rousseau. Ce n'est pas le gouvernement révolutionnaire qui est mauvais, c'est tout gouvernement quel qu'il soit : *«On a beau se torturer, faire des phrases et du bel esprit, le plus grand malheur des hommes, c'est d'avoir des lois et un gouvernement [...] Tout gouvernement est un mal, tout gouvernement est un joug.»* Faudra-t-il pour cela en changer? Ce serait croire la nature humaine réformable, alors qu'elle est invinciblement esclave. Le sage acceptera l'ordre des choses tel qu'il est, mais se gardera bien de ses enthousiasmes. Quelles issues demeurent ouvertes? Chateaubriand n'en voit aucune dans la foi chrétienne. Un des chapitres du livre pose la question de savoir quelle religion pourra remplacer le christianisme. Ce sera, semble-t-il alors à Chateaubriand, la religion de la solitude avec la nature. Il reviendra sur cette attitude négative en écrivant, quelques années plus tard, "*Le génie du christianisme*". Il invite ses lecteurs à le suivre pour une nuit dans les forêts de l'Amérique où, au contact de la nature sauvage, loin de ces gouvernements irréformables et mauvais, le solitaire pourra retrouver quelque sentiment de la

«liberté naturelle» perdue. Et cet essai historique s'achève sur une évocation poétique : «*La lune était au plus haut point du ciel ; on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige ; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer ; une bouffée de vent venait encore déchirer le voile et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.*»

Commentaire

L'«*Essai sur les révolutions*» fut publié à Londres et passa à peu près inaperçu, mécontentant à la fois les révolutionnaires et les monarchistes. Chateaubriand y avait reconnu la fin de ses chimères adolescentes. Plus tard, lors de sa réédition dans ses œuvres complètes (1826), il le jugea très sévèrement, comme un « *chaos* », écrit « *en style sauvage et boursoufflé, plein de fautes de langage, d'idiotismes étrangers et de barbarismes* ». Mais il trouva assez bien venue l'évocation poétique finale puisqu'il l'enleva plus tard de son «*Essai*» pour la replacer dans les «*Mémoires d'outre-tombe*».

En 1798, frappé par la mort de sa mère puis de sa sœur, Julie, Chateaubriand revint à la religion de son enfance : «*J'ai pleuré et j'ai cru...*» Pour se réhabiliter, il entreprit de la défendre face aux attaques du voltairianisme et en illustrant ses «*beautés morales et poétiques*» dans un ouvrage qu'il termina dans la nuit du 31 décembre 1799 au 1^{er} janvier 1800 par ces mots : «*Seigneur, nous avons senti combien il était inutile de vouloir se défendre de Toi*» et qui était sur le point de paraître sous le titre de «*De la religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie*» quand il décida de rentrer en France.

Le 8 mai 1800, sûr que le Premier Consul allait prendre des mesures en faveur des émigrés, il débarqua à Calais sous un nom et une nationalité d'emprunt : David Lassagne, Suisse de Neuchâtel. Quand ce fut fait, il reprit son identité et changea le titre de son œuvre qui était parfaitement adaptée à l'esprit du temps où la mode était au retour vers la religion : «*Le génie du christianisme*». En décembre, dans «*Le moniteur*», dirigé par Fontanes, il publia une «*Lettre au citoyen Fontanes*» signée «*l'auteur du "Génie du christianisme"*» où il prit nettement parti contre les tenants de l'esprit du XVIII^e siècle. En 1801, il fut rayé de la liste des émigrés et, dans le salon de celle qui devint sa tendre amie, Pauline de Beaumont, il se mêla à la vie littéraire : il rencontra Bonald, Joubert, Mme Récamier, renoua avec Fontanes. Il travailla activement à son livre.

Pour attirer l'attention, il décida de publier d'abord un épisode qu'il avait détaché de son roman «*Les Natchez*» pour en faire un chapitre du «*Génie du christianisme*» :

«*Atala ou Les amours de deux sauvages dans le désert*»

(1801)

Nouvelle de 60 pages

«*Prologue*»

En 1725, «*poussé par des passions et des malheurs*», un jeune Français nommé René, après une vie douloureuse, se réfugie en Louisiane, sur la rive du Meschacebé, dans la tribu indienne des Natchez. Le vieux sachem aveugle Chactas, qui a jadis vécu en France, lui donne comme épouse l'Indienne Céluta. «*Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère*

brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures.» Ce récit comprend trois épisodes : ‘Les chasseurs’, ‘Les laboureurs’, ‘Le drame’.

‘Les chasseurs’

Vaincu avec sa tribu par les Muscogulges, le jeune Chactas fut recueilli et élevé par l'Espagnol Lopez ; à vingt ans, épris de solitude, il reprit son arc et ses flèches et regagna les bois. Capturé par les Muscogulges, il fut condamné à être brûlé. Mais, une nuit, la fille du chef, Atala, qui s'était éprise du captif, le délivra, et tous deux se réfugièrent dans la savane. Ils y vécurent une idylle, menant la vie simple et heureuse de deux êtres primitifs au sein d'une nature accueillante, la Providence leur prodiguant commodités et enchantements. Mais Atala, qui avait été élevée par sa mère dans la foi chrétienne, devint pour Chactas *«un être incompréhensible»* : après avoir laissé échapper ces mots : *«Où nous conduira cette passion? Ma religion me sépare de toi pour toujours.»*, elle devint *«triste»*, montra *«une profonde mélancolie»*.

Pendant des semaines, les fugitifs, quasiment nus, poursuivirent leur marche, mais un terrible orage les obligea à se réfugier dans la forêt. Là, en dépit de leurs épreuves, leur bonheur toucha à son comble puisqu'ils découvrirent qu'Atala était née d'une première union de sa mère avec Lopez, le bienfaiteur de Chactas. Au plus fort de la tempête, tous deux furent recueillis par un vieux missionnaire, le père Aubry, qui leur donna asile dans sa grotte et leur promit de les marier.

‘Les laboureurs’

Pendant qu'Atala reposait endormie, le père Aubry fit visiter à Chactas le village de la mission où il enseignait aux Indiens, devenus laboureurs, la piété et les arts de la paix. Chactas fut séduit par cette communauté évangélique : *«J'admirais le triomphe du Christianisme sur la vie sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'Homme et de la Terre [...] Qu'une hutte avec Atala, sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse !»* Il était prêt, pour pouvoir l'épouser, à se convertir à la religion de celle qu'il aimait.

‘Le drame’

De retour à la grotte, Chactas et le père Aubry trouvèrent Atala mourante. Elle leur dévoila son *«funeste secret»* : consacrée à la Vierge dès sa naissance, elle avait juré à sa mère mourante de ne jamais se marier ; depuis qu'elle aimait Chactas, elle s'était débattue entre le désir de vivre heureuse auprès de lui et la terreur de manquer à son serment. Le père Aubry la consola : elle pourra être relevée de ses vœux par l'évêque de Québec. Hélas ! il était trop tard : la veille même, craignant de succomber à sa passion, elle avait absorbé du poison. Ainsi Atala allait-elle mourir, victime, selon les paroles du père Aubry, *«des dangers de l'enthousiasme et du défaut de lumières en matière de religion»*.

“Épilogue”

Ont lieu les funérailles d'Atala.

Commentaire

Dès sa jeunesse, Chateaubriand, dans l'atmosphère littéraire renouvelée par l'esprit de Rousseau et tournée vers la nature, avait eu l'idée de décrire les mœurs de sauvages en les encadrant dans une trame historique. Il prétendit avoir écrit cette *«anecdote»* *«dans les déserts et sous les huttes des sauvages»*. Détachée de l'épopée en prose des *“Natchez”* (1826), l'épisode d'*“Atala”* fut inséré dans l'édition anglaise du *“Génie du christianisme”* où il terminait la troisième partie pour illustrer *«les harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain»*. L'*«épopée de l'homme de la nature»* qu'étaient *“Les Natchez”* devait montrer *«la religion première*

législatrice des hommes», «*les combats des passions et des vertus dans un cœur simple*», «*enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort*».

On peut cependant contester la valeur apologétique du roman dont la seconde partie est pénétrée de la volonté de faire l'éloge du christianisme : Atala, si elle meurt avec calme et pleine de cette espérance qui, d'après "*Le génie du christianisme*", transfigure les derniers moments du chrétien, elle périt victime de sa superstitieuse ignorance, et l'indignation de Chactas devant une religion qui contredit la nature (mais dont les rites mystérieux l'ont d'abord frappé, son imagination primitive leur attribuant une valeur magique) est aussi touchante que les sermons du père Aubry sur le néant des passions et la bonté de la Providence. En définitive nous sommes trop séduits par la poésie de la vie sauvage et par l'idylle d'Atala et de Chactas au sein d'une nature magnifique pour adhérer tout à fait à l'issue édifiante de leur douloureuse aventure.

Au moment où sévissait la mode anglaise des romans sombres et terrifiants, le public fut conquis par cette simple histoire d'amour, par cette étude des troubles de l'amour, et Chateaubriand, qui aimait approfondir les sentiments et les troubles subtils de l'âme, ne manqua pas, en de nombreux passages de cette petite œuvre, de confesser, tout comme dans un journal intime, ses propres angoisses et agitations.

Le public fut séduit surtout par le thème exotique qui n'était pourtant pas nouveau. Après Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, qui avait produit un chef-d'œuvre avec "*Paul et Virginie*", Chateaubriand se plut à décrire la vie simple et heureuse de deux êtres primitifs au sein d'une nature accueillante. La trame même du récit permettait d'insérer de temps à autre des passages descriptifs à peu près indépendants. Il révélait à ses contemporains un décor sans équivalent dans les pays européens et cet exotisme américain parut une grande nouveauté, plus par la magnificence des paysages que par la singularité des mœurs et du «*style indien*» qui reste relativement discret. D'autres écrivains avaient publié leurs impressions d'Amérique (ainsi le baron de La Hontan), mais "*Atala*" produisit un effet d'enchantement.

À vrai dire, les deux héros ne sont que des demi-sauvages : ils ont connu la civilisation et Atala est chrétienne ; trop souvent même le langage du vieux Chactas, au lieu d'être purement «*indien*», nous rappelle qu'il a séjourné en Europe. Toutefois, si ces personnages sont moins naïfs que ne l'exigerait la vraisemblance, on peut admirer cette peinture du bonheur de deux êtres qui obéissent innocemment à la nature, puis du conflit entre leurs aspirations naturelles et la loi religieuse, enfin de l'apaisement dû aux certitudes de la foi. Dans cette trame sont insérées de pénétrantes analyses des troubles de l'amour. Se révéla ainsi l'âme de Chateaubriand lui-même : goût de la solitude, mélancolie, exaltation passionnée, sentiment désespéré d'une fatalité hostile au bonheur humain.

Les lecteurs français découvrirent, en 1801, qu'il leur était né un véritable artiste. Chateaubriand définissait lui-même son œuvre comme «*une sorte de poème moitié descriptif, moitié dramatique*». Elle donne l'impression d'être divisée en un certain nombre de poèmes lyriques, reliés par un récit, comme les chants d'une rhapsodie. Comme on l'a vu, les différentes parties portent des titres particuliers.

Il recourut presque naturellement à toutes les ressources du langage pour traduire l'ardeur des passions et les troubles de l'âme. Cette prose poétique est lyrique aussi dans l'évocation des splendeurs de la nature exotique, en particulier celle des «*rives du Meschacébé*» ou Mississippi, jusqu'auquel, d'ailleurs, il n'avait pu pousser au cours de son rapide séjour en Amérique, même s'il a proclamé dans la préface que «*la nature américaine y est peinte avec la plus scrupuleuse exactitude*». Cette exactitude, il la concevait non en savant mais en artiste : il lui suffisait d'emprunter des détails aux récits des voyageurs dignes de foi, de les confronter avec sa connaissance personnelle de la nature américaine et de les animer à l'aide de son imagination pour produire chez ses lecteurs un effet de dépaysement total. Voulant leur présenter «*le tableau le plus extraordinaire*», il a su mettre en valeur la puissance d'une nature grandiose et luxuriante, le charme pittoresque d'une flore et d'une faune inconnues, la fraîcheur des coloris, la vie mystérieuse des sous-bois. Ainsi son roman doit être considéré comme l'aboutissement littéraire des récits d'explorateurs et de missionnaires qui s'étaient accumulés depuis trois siècles.

Ses paysages sont toujours ordonnés et composés avec art : les lignes, les formes, les divers plans s'organisent en véritables tableaux. Est remarquable, en particulier, le passage consacré aux funérailles d'Atala. Ce sens pittoresque est complété par un don presque magique de suggérer à la sensibilité, par l'harmonie, le rythme et le mouvement des phrases, tout ce qu'on ne saurait décrire pour l'imagination. Par ce pouvoir de suggestion, la nature elle-même cesse d'être un simple décor et s'accorde secrètement avec la situation et les sentiments des personnages.

Ainsi ce «*poème*», qui reste de goût classique à bien des égards, apparut comme «*une sorte de production d'un genre inconnu*» et marquait en effet l'aube de la littérature romantique. L'œuvre obtint un grand succès que Chateaubriand ne manqua de mentionner avec complaisance dans ses «*Mémoires d'outre-tombe*».

La fin du roman inspira au peintre Anne-Louis Girodet ce tableau qui frappa à ce point les contemporains qu'il est bien difficile de savoir si l'oeuvre picturale profita de la gloire de ce best-seller de l'époque ou si ce fut l'inverse :

Le succès éclatant d'«*Atala*» encouragea Chateaubriand qui, reçu avec faveur par la haute société, publia enfin :

«*Le génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*»

(1802)

Essai

Chateaubriand n'entendait nullement prouver la vérité de la religion chrétienne, mais répondre aux sarcasmes des philosophes du XVIII^e siècle et en particulier à ceux de Voltaire. Ceux-ci avaient ridiculisé non seulement le clergé, mais la religion même ; ils avaient soulevé la haine et le dégoût contre l'Inquisition, contre les jésuites, contre l'immoralité et l'ignorance des moines. Il voulut montrer que la religion est belle, qu'elle sert la cause de la civilisation, qu'elle a inspiré les grandes œuvres des temps modernes, que la civilisation est chrétienne même si elle le nie, qu'enfin la religion accompagne et rend plus humaine la vie de chaque jour.

Selon ses détracteurs, «*le christianisme était un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté ; un culte qui n'avait fait que verser le sang, enchaîner les hommes, et retarder le bonheur et les lumières du genre humain. [...] On devait donc chercher à prouver au contraire que, de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites ; depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. On devait montrer qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste ; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine ...*» (I, 1, 1).

Première partie

Elle est consacrée aux dogmes et doctrines. Chateaubriand, voulant allier «*les raisons poétiques et les raisons de sentiment*», évoque la beauté et la noblesse morale du christianisme. Il étudie successivement :

- dans le livre I, les mystères (Trinité, Rédemption, Incarnation) et les sacrements (du Baptême à l'Extrême-Onction) ;
- dans le livre II, les vertus (Foi, Espérance et Charité) et les lois morales ;

- dans le livre III, la vérité des Écritures (chute originelle, Déluge) en dépit des objections scientifiques.

Au livre V, il arrive à *‘L'existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature’*. La volonté organisatrice de Dieu se manifeste dans le spectacle de l'univers (un majestueux coucher de soleil sur l'Océan, *«une nuit dans les déserts du Nouveau Monde»*), l'instinct des animaux, le chant des oiseaux qui est un hymne à l'Éternel et un enchantement *«commandé pour notre oreille par la Providence»*, la perfection de leurs nids, leurs migrations ou contestables. *«La mythologie rapetissait la nature»* tandis que le christianisme a enrichi le sentiment de la nature.

L'immortalité de l'âme est prouvée par la morale et le sentiment.

Deuxième partie

Elle est consacrée à la supériorité des œuvres inspirées par le christianisme sur les poèmes païens.

Au premier livre, Chateaubriand y étudie les *«épopées chrétiennes»* : *‘La divine comédie’* qu'il révéla à la France, *‘La Jérusalem délivrée’*, *‘Les lusiades’*, *‘La messiede’* de Klopstock, *‘Le paradis perdu’* de Milton, dont il devait plus tard donner une traduction (dans un étrange décalque qui rend peut-être l'étrangeté de l'original), enfin *‘La henriade’*.

Au second livre, il compare les caractères naturels et sociaux, dans les poèmes antiques et modernes. Les œuvres des écrivains chrétiens sont loin d'être inférieures à celles des Anciens. Connaissant mieux l'âme humaine, ils sont *«plus favorables à la peinture des caractères»*, ils ont mieux dépeint les époux, le père, la mère, le fils, la fille, le prêtre, le guerrier.

Le troisième livre reprend le même thème envisagé sous un angle différent : celui du rapport des passions. Le christianisme *«montre la nature de l'homme sous un jour nouveau»*, *«a changé les rapports des passions en changeant les bases du vice et de la vertu»* : *«Chez les anciens l'humilité passait pour bassesse et l'orgueil pour grandeur : chez les chrétiens au contraire l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité une des premières vertus»*), et les conflits qu'il éveille dans les âmes conduisent à des analyses plus profondes : l'humilité d'*‘Andromaque’* de Racine devient une des formes du *«beau idéal moral»* qui rend l'être humain *«plus parfait que nature et comme approchant de la divinité»*. Le christianisme est lui-même une passion qui *«fournit des trésors immenses au poète»* (ainsi pour Corneille dans *‘Polyeucte’*, *«cette querelle immense entre les amours de la terre et les amours du ciel»*). Enfin, par son action sur la sensibilité, il est à l'origine de la mélancolie moderne, du *«vague des passions»*. Bannissant la mythologie, il nous rend plus sensibles aux beautés de l'univers, et son merveilleux a plus de grandeur que celui du paganisme. *‘René’*, publié à part en 1805, formait l'illustration de la thèse soutenue par l'auteur.

Au livre IV, il s'efforce de démontrer la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux païen. La seconde partie se termine sur un parallèle entre la Bible et Homère : la Bible soutient victorieusement la comparaison.

Troisième partie

La troisième partie est consacrée aux arts et à la littérature.

Le premier livre traite de la musique, de la peinture et de la sculpture. Le christianisme a inspiré les plus grands peintres et sculpteurs, leur fournissant *«des sujets plus beaux, plus riches, plus dramatiques, plus touchants que les sujets mythologiques»*. Un chapitre est consacré aux églises gothiques : *«L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière»* - *«On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité»* - *«Un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est pour ainsi dire empreinte sous ces voûtes toutes noires de siècles»* - *«Ces basiliques toutes moussues»* sont *«toutes remplies des générations des décédés»*.

Le second livre a pour sujet la philosophie. Loin d'être hostile à la *«vraie philosophie»* et au progrès scientifique, le christianisme s'honore d'avoir inspiré des philosophes comme Bacon, Newton, Leibnitz, Malebranche, La Bruyère, Pascal.

Le troisième livre est consacré à l'influence du christianisme sur la manière d'écrire l'Histoire où s'est illustré Bossuet.

Le quatrième livre est consacré à l'éloquence sacrée chez des orateurs comme les Pères de l'Église, Massillon et Bossuet.

Le cinquième livre traite des "*Harmonies de la religion chrétienne*" et plus particulièrement de la poésie des ruines. '*Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert*', publié un an auparavant (1801), y prenait place.

Les «*harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*» sont elles-mêmes source de beauté. Chateaubriand consacre plusieurs pages au thème des ruines.

Quatrième partie

Elle a pour objet le culte. Chateaubriand y traite des églises, parle en artiste du charme poétique des cloches (scènes rustiques, émotions de sa lointaine enfance, angoisses plus récentes : autant de souvenirs qui concourent à nous montrer que les cloches sont associées à toutes nos émotions et répondent à notre besoin d'infini, qu'elles éveillent en nous des sentiments d'allégresse, de pitié et de terreur), des ornements, des chants, des prières, des cérémonies liturgiques (la fête des Rogations), des tombeaux, des cimetières. Il esquisse une "*Vue générale du clergé*", puis passe aux missions, aux ordres militaires et à la chevalerie, enfin aux "*Services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général*".

Conclusion

Évoquant la barbarie qui menaçait l'humanité à la chute de l'Empire Romain, Chateaubriand montre que, par le christianisme, «*la face du monde a été renouvelée*» : il «*sortira triomphant de l'épreuve qui vient de le purifier*».

Commentaire

Chateaubriand avait commencé la rédaction de cet ouvrage en 1798, dans «*les ruines des temples*» comme il l'a écrit lui-même, c'est-à-dire dans une atmosphère d'irrégion, suite de la Révolution. Il y avait loin des idées qui inspirèrent cette œuvre à celles de l'*Essai sur les révolutions*". Revenu à la foi de son enfance, il voulut aussitôt en dépeindre les beautés. Dès 1799, il en avait terminé une première rédaction qu'il essaya de mettre en vente, mais sans succès. Il travailla de nouveau à son livre en 1801. L'ouvrage s'intitulait alors '*Beautés morales et poétiques du christianisme*' et était attendu du public avec une grande impatience, sa parution ayant été annoncée longtemps à l'avance. Chateaubriand, en voulant «*porter un grand coup au cœur et [...] frapper vivement l'imagination*», «*appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés*», en rendant sensibles à ses contemporains l'émouvante beauté des croyances et des cérémonies chrétiennes, et les services rendus à l'humanité par la religion de l'Évangile, en cédant à la tendance excessive à mobiliser tout ce qui, de près ou de loin, pouvait témoigner en faveur de sa foi (la composition de l'ouvrage s'en ressent), promouvait un catholicisme sentimental, dans l'esprit de Fénelon.

En effet, dans cet ouvrage touffu, l'apologie rationnelle est faible. La démonstration de la première partie n'a pas de caractère théologique ou métaphysique, elle est exclusivement poétique : ce que Chateaubriand veut montrer, c'est seulement qu'il est beau de croire et que la beauté de l'Univers porte à la foi : c'est un prétexte à des descriptions aimables ou solennelles, d'un style admirable, qui comptent parmi les plus belles pages de cet écrivain. Il traite de haut les difficultés soulevées par l'exégèse biblique. Il confondit trop souvent le christianisme avec la religion naturelle, et ses preuves de l'existence de Dieu sont parfois puériles ou contestables. Enfin, on peut surtout lui reprocher de croire qu'il suffit d'exalter la beauté d'une religion pour en démontrer la vérité.

Il a affirmé la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux païen, a exalté le Moyen Âge, les vertus héroïques de la chevalerie, la beauté de la cathédrale gothique qui était encore méconnue à cette époque où l'architecture religieuse s'inspirait des temples grecs (exemple : l'église de la Madeleine). Il l'avait perçue à Saint-Malo et à Westminster. Le livre consacré aux églises gothiques eut le mérite de réhabiliter cette architecture et fut à l'origine de l'engouement romantique pour cet art. Cependant, ses hypothèses architecturales, inspirées de la littérature anglaise, ne paraissent guère fondées : on admet aujourd'hui que le gothique est issu progressivement du roman. Mais cette interprétation symbolique de la cathédrale a aidé à en retrouver le sens véritable et la poésie mystique. Désormais, le Moyen Âge chrétien allait susciter l'intérêt des historiens et des archéologues et inspirer l'art romantique.

Le livre qui a pour sujet la philosophie demeure très superficiel ; néanmoins, les quelques pages qui se rapportent à Pascal sont classiques.

En recherchant ce que les chefs-d'œuvre doivent à l'esprit chrétien, il révéla aux Français les grandes épopées étrangères ; il orienta la curiosité vers l'histoire nationale et éveilla ses lecteurs à l'intelligence du passé, amorçant ainsi l'essor de l'Histoire. C'est ainsi que cet initiateur de la littérature moderne s'est montré pourtant un fervent de l'Antiquité. Personne avant lui n'avait mieux commenté Homère et surtout Virgile, qu'au terme d'un beau parallèle il finit par préférer à Racine. Il réhabilita la Bible dont la poésie, tantôt simple et naïve, tantôt majestueuse et sublime, lui parut comparable à celle d'Homère.

Surtout, il s'est livré à de fines études littéraires et a contribué à fonder la critique littéraire historique, qui étudie l'évolution d'un même personnage, par exemple celui d'Iphigénie, suivant l'époque, le pays, la religion des poètes qui cherchent à le peindre. Il montra, après Mme de Staël, que l'artiste subit l'influence de son milieu et que nous le comprenons mieux quand nous connaissons les circonstances historiques, la civilisation, les mœurs de son temps, parfois même les œuvres étrangères qui ont pu l'inspirer. D'autre part, sa méthode comparative l'engageait à préférer à la critique mesquine des défauts la recherche féconde des beautés. Par delà la barrière des règles, des conventions et des rhétoriques, pour comparer les œuvres, il se référa à un «*beau idéal*» et rattacha la critique à ce qu'il y a de plus profond dans l'âme humaine. Cependant, prenant parti, à la suite de Mme de Staël, dans la vieille querelle des Anciens et des Modernes, il soutint que les modernes ne pouvaient plus, sans artifice, faire appel à la mythologie païenne. Il montra que nos classiques, eux-mêmes admirateurs des Anciens, ont surpassé leurs modèles en puisant dans la civilisation chrétienne une connaissance plus complète de l'âme et une notion plus haute de la beauté morale. De là l'idée que, loin d'être asservie aux traditions surannées, la littérature doit marcher avec son temps et que l'art moderne ne peut vivre que s'il repose sur une inspiration moderne.

Le premier livre de la troisième partie, qui traite de la musique, de la peinture et de la sculpture, est le plus faible de tout l'ouvrage : les connaissances de Chateaubriand dans ce domaine étaient trop insuffisantes pour lui permettre de parler de ces questions avec compétence

Surtout, en décrivant la pompe ou la simplicité rustique des cérémonies religieuses, en évoquant le pittoresque et le mystère de la cathédrale gothique, en chantant le charme mélancolique des ruines («*les ruines étaient décorées de ronces et d'ancolies safranées par l'automne et noyées dans la lumière*»), en brossant, dans de véritables poèmes en prose, «*les grandes scènes de la nature*» : l'immensité mouvante de l'Océan ou la splendeur étrange des nuits américaines, fresques puissantes et d'une admirable perfection littéraire, en signalant ces merveilles de grâce et de délicatesse que sont les nids des oiseaux, leurs migrations, leur chant, il a surtout fait œuvre d'artiste. De ce fait, le sentiment de la nature, déjà libéré de la mythologie par Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, allait contribuer à enrichir l'art littéraire. Par la théorie et par l'exemple, il montra que, loin d'être un fond de tableau, la nature peut être l'objet de magnifiques descriptions, que par sa majesté, sa solitude mystérieuse, sa «*divinité immense*», elle répond aux aspirations de notre âme et que ses spectacles éveillent en nous des émotions profondes. Ses peintures, toutes baignées de sentiment, se prolongent souvent en des méditations, en des analyses pénétrantes de la mélancolie moderne. Élargissant les horizons du goût, il attirait l'attention sur des sources de beauté à peu près méconnues auxquelles puisa bientôt l'inspiration romantique

“*Le génie du christianisme*”, en le faisant apparaître comme une grande source de poésie et d’émotion, en lui redonnant tout son éclat, en montrant aux Français qu’ils n’avaient pas à rougir de leur foi, qu’un peuple ne peut avoir de grandeur sans une grande foi, qu’il importait moins de prouver la vérité du christianisme à la manière des théologiens (d’autres l’avaient tenté avant lui) que de triompher du mépris qui pesait sur la foi, coïncidait avec le réveil du sentiment religieux qui, blessé par les sarcasmes des philosophes et après l’éclipse due à la Révolution, retrouvait de la force, la ferveur restant cependant comme paralysée par la crainte du ridicule.

Or, après un début de publication à Londres (1800), parut à Paris, le 24 germinal an IX (14 avril 1802), quelques jours avant la proclamation officielle du Concordat à Notre-Dame de Paris, en présence du Premier Consul, donc au moment même où son utilité était le plus manifeste : l’Église et l’État venaient de se réconcilier, et le christianisme semblait renaître après les épreuves qu’il venait de traverser. Chateaubriand n’a donc pas rouvert les églises comme il s’en est vanté : elles l’étaient depuis plusieurs années.

Mais l’œuvre, parfaitement adaptée à la situation, avait aussi un but politique : il y appuyait le programme du Premier Consul, servait son dessein qui était d’unir et de tenir la France par la religion catholique, si pratique pour pénétrer par effraction dans le secret des consciences. Le livre plut à Bonaparte et, comme Chateaubriand y manifestait son ralliement, il fut rayé de la liste des émigrés. La seconde édition (1803) s’accompagna même d’une épître dédicatoire au Premier Consul, où il déclarait : «*On ne peut s’empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l’accomplissement de ses desseins prodigieux.*» Il exprimait ainsi les espoirs du parti catholique, désormais conquis à Bonaparte : «*Continuez à tendre une main secourable à trente millions de chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.*»

“*Le génie du christianisme*” est, en fait, l’œuvre centrale de Chateaubriand, les autres découlant des idées qu’il exprime et des positions qu’il y prit. “*Atala*”, “*René*”, qui se rattachent tous deux à la vaste épopée indienne, “*Les Natchez*”, en sont extraits. “*Les martyrs*” furent écrits pour justifier les théories du IV^e livre.

S’il y eut des voix discordantes, celles des voltairiens athées, l’œuvre, venant à son heure, eut un succès immense, souleva l’enthousiasme, donna à Chateaubriand, du jour au lendemain, une gloire immense qui devait connaître un regain de faveur lors de la Restauration. Elle exerça une influence durable, favorisant le mouvement de renaissance religieuse du XIX^e siècle, suscitant dans la poésie un nouveau genre : la méditation philosophique et religieuse, que devaient illustrer plus tard Lamartine, Vigny et Hugo, préparant l’avènement du romantisme en ouvrant la voie à la spontanéité créatrice, à l’imagination et au sentiment.

Dans le domaine de la critique littéraire, Chateaubriand s’était montré un novateur. Il influa sur l’Histoire en attirant l’attention sur une période complètement négligée jusqu’alors : le Moyen Âge). Il mit à la mode l’art gothique, où les artistes trouvèrent une nouvelle source d’inspiration et même d’imitation : enfin, elle créa un mouvement ou du moins elle l’appuya.

Si l’on n’est plus sensible aux arguments employés par l’auteur et à son système de défense du christianisme, dont l’efficacité valait surtout à son époque, si “*Le génie du christianisme*” nous paraît une juxtaposition d’impressions, de descriptions, voire de considérations sentimentales, qui voisinent avec des réquisitoires et des polémiques contre certains écrivains et leurs tendances, plutôt qu’un système cohérent comme les œuvres des deux grands penseurs contemporains : Joseph de Maistre et Bonald, le livre n’en demeure pas moins un monument littéraire, rempli de pages admirables que la noblesse et la splendeur de leur style rendent immortelles.

Du “*Génie du christianisme*” faisait aussi partie, avec “*Atala*”, un autre épisode :

"René"
(1802)

Nouvelle de 30 pages

L'épisode est présenté comme la suite d'"*Atala*". Le lecteur y a appris que René se trouve en Amérique où, accueilli dans la tribu de Chactas, il s'y est marié. Mais, atteint de mélancolie, pour tenter de la soigner, il se réfugie dans les bois, vit loin des humains. Au vieux chef aveugle Chactas, qui se demande quelle en est la cause, il raconte à son tour sa douloureuse histoire, confie le secret de sa tristesse : il est une âme « *trouble et agitée* », prétend être plaint et non condamné. Pour décrire la maladie morale dont il souffre, il commence son récit à son enfance.

Sa naissance a coûté la vie à sa mère. Dans le château de sa jeunesse, l'influence d'une sœur mélancolique, les spectacles de l'automne, la solitude dans la nature, son extrême sensibilité, ont plongé son âme inquiète dans la rêverie. Il était déjà un être grave, hanté par le spectacle de la mort. Bouleversé par celle de son père, il songea à s'enfermer dans un couvent ; puis, tout à coup, désireux de rompre avec l'envoûtement qui le retenait dans son pays, il décida de voyager, de s'intéresser aux « *monuments de la nature* ». Il gravit l'Etna, mais ce fut pour éprouver encore plus fortement le néant de la vie. Il visita aussi la Grèce, l'Angleterre, les ruines du passé, rien ne parvint à calmer son inquiétude : « *L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance. [...] Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher.* » Mais il ne savait pas ce qu'il désirait. À son retour, il retrouva cette sombre mélancolie. C'est alors qu'il lança la fameuse invitation : « *Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie !* » En vain, il se retira dans un faubourg de Paris : il n'y trouva que l'ennui et le sentiment plus aigu de sa solitude ; en vain, il se réfugia à la campagne : la nature exalta en lui la tendance au rêve. Il était torturé par un besoin tyrannique de s'abandonner à la violence des passions, mais était incapable de fixer sur un objet cette « *surabondance de vie* » : il savait d'avance que rien dans la réalité ne saurait répondre à l'infini de ses aspirations et à la richesse de son imagination. Aussi, rassasié sans avoir goûté et « *détrompé sans avoir joui* », il ne croyait plus au bonheur, était en proie à l'ennui, avait une conscience aiguë du néant des choses terrestres. S'il éprouvait une amère jouissance à analyser son désespoir (« *On jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur* »), sa vie n'ayant plus de sens, il ne lui restait plus, séparé qu'il était de sa dernière consolation, sa sœur Amélie, qu'à se suicider. La jeune femme, à laquelle il écrivit, devina son projet et le rejoignit.

Pour l'en détourner, elle lui apporta le réconfort de sa présence ; mais elle commença à dépérir elle aussi d'un mal inconnu. Après lui avoir fait promettre de renoncer à se donner la mort, elle le quitta brusquement, en lui laissant une lettre où elle lui annonçait qu'elle allait entrer au couvent. René accourut auprès d'elle pour la dissuader de prononcer ses vœux. Mais il était trop tard, et elle lui demanda de l'accompagner à l'autel à la place de son père défunt. Il assista, la mort dans l'âme, à l'émouvante cérémonie de ses vœux, et surprit le secret du mal étrange d'Amélie : elle s'était prise pour lui d'une tendresse excessive et était torturée de remords. Le désespoir du jeune homme vint enfin combler le vide de son existence : « *Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes moments : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !* » Laisant sa sœur repentante et apaisée par la vie du couvent, il prit la résolution de passer en Amérique. Alors qu'il y abordait, une lettre lui apprit qu'elle était morte comme une sainte « *en soignant ses compagnes* ».

Chactas s'efforce de consoler René. Cependant un missionnaire qui se trouve au fort Rosalie, le père Souel, tire de cette histoire une leçon plus sévère : « *Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin. Étendez un peu plus votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez sont de purs néants. [...] Que faites-vous seul au fond des forêts où vous consommez vos jours, négligeant tous vos devoirs? [...] La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer*

au service de ses semblables ; s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtement effroyable». La maladie de René, c'est donc l'orgueil comme le lui dit aussi Chactas : *«Il faut que tu renonces à cette vie extraordinaire qui n'est pleine que de soucis ; il n'y a de bonheur que dans les voies communes.* » Et le récit s'achève sur le retour au grand silence de la nature, rendu plus perceptible encore par *« la voix du flamant qui, retiré dans les roseaux du Meschacébé, annonçait un orage pour le milieu du jour*».

Commentaire

À l'origine, épisode détaché des *“Natchez”* comme *“Atala”*, *“René”* fut englobé en 1802 dans la première édition du *“Génie du christianisme”*, pour illustrer *«le vague des passions»*, puis fut publié à part en 1805 et fut ensuite uni à *“Atala”* dans l'édition des *“Œuvres complètes”*. C'est qu'en effet *“René”* et *“Atala”* sont étroitement liés dans l'œuvre de Chateaubriand.

Selon Marc Fumaroli, Chateaubriand aurait été, avec *“René”*, l'*«inventeur de la jeunesse»*, mais, en fait, dans l'Antiquité déjà, Sapho, Platon, Lucrèce, Virgile, Tibulle, saint Augustin, donnèrent des exemples de mélancolie, et Sénèque analysait *« cet ennui, ce dégoût de soi, ce tourbillonnement d'une âme qui ne se fixe à rien, cette sombre impatience que nous cause notre propre inaction »* [*“De la tranquillité de l'âme”*]). Chateaubriand a, en partie sans doute pour se disculper, indiqué lui-même, dans la *“Défense du “Génie du christianisme”*, certains de ses précurseurs : *«C'est Jean-Jacques Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce genre de poison. L'auteur du “Génie du christianisme” a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude.»* Le besoin d'infini avait en effet été exprimé par Rousseau dans les *“Rêveries du promeneur solitaire”* : *«J'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élançer dans l'infini»*, mais ce sentiment le ravissait au lieu de le torturer. Chateaubriand a été influencé aussi par Mme de Staël (pour qui *« la mélancolie est la véritable inspiration du talent »* et qui pensait que les Grecs ne l'ont pas connue parce que les femmes n'avaient guère de place dans leur société).

René nous apparaît plus orgueilleux qu'accablé de son état singulier, car *«une grande âme doit contenir plus de douleur qu'une petite»* ; il s'enchanté lui-même des chimères de sa brillante imagination ; il se drape dans sa douleur et dans cette attitude d'homme fatal qui porte avec lui le malheur. Sainte-Beuve a défini cette première figure du héros romantique : pour lui, René *«a tout dévoré par la pensée, par cette jouissance abstraite, délicieuse, hélas ! et desséchante du rêve ; son esprit est lassé et comme vieilli ; le besoin du cœur lui reste, un besoin immense et vague, mais que rien n'est capable de remplir»* ; il voyait en lui un *«beau ténébreux»* avec sa *«haute coquetterie»*, trop artiste et trop fier de lui-même pour être un désespéré ; perfidement, il ajoutait : *«On sent en le lisant qu'il guérira, ou du moins qu'il se distraira»*.

Chateaubriand a mis beaucoup de lui-même dans cette âme instable, avide et toujours inassouvie, qui trouve une jouissance presque morbide dans l'analyse de son mal, qu'il mène avec autant de complaisance que de sévérité. L'enfance rêveuse du héros ressemble beaucoup à la sienne à Combourg, entre un père trop austère et une sœur qu'il aimait tendrement, Lucile qu'Amélie rappelle à beaucoup d'égards ; le mal de René semble être la peinture d'un état d'âme réellement éprouvé par l'auteur lors de son adolescence et aussi dans la solitude de son exil à Londres et dans le refoulement de son impossible amour pour la jeune Charlotte Ives. Mais la part de la fiction romanesque, qui apparaît déjà dans le récit de l'enfance, devient prépondérante dans l'évocation des grands voyages en Méditerranée qu'il n'avait pas encore faits. Surtout, dans la seconde moitié du roman, il n'y a plus rien de commun entre Lucile et Amélie dont la passion, plus ou moins reconnue comme telle, qu'elle éprouve pour son frère semble uniquement inspirée par des souvenirs littéraires. Et par là Chateaubriand introduisit une note quelque peu ambiguë qu'on ne trouverait pas dans Goethe, par exemple.

On ne peut douter de la sincérité de Chateaubriand. Il est possible qu'il ait cru condamner sincèrement ses propres erreurs de jeunesse. Il est fort possible qu'il ait cru guérir en le dépeignant ce mal qu'il n'a pas inventé, mais auquel il a donné une nouvelle forme, la forme qui convenait à son temps.

Le chapitre du "Génie" sur le «*vague des passions*» est l'analyse la plus pénétrante de ce mal qui serait le mal de l'homme moderne : fils d'un siècle qui a tout examiné, et revenu de toutes les illusions, il a perdu le sens de l'action. Vers la fin du roman, par les dures paroles du père Souel, Chateaubriand a voulu condamner ces «*inutiles rêveries*», cette «*coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions lorsque, sans objet, elles se consomment d'elles-mêmes dans un cœur solitaire*», ce spleen où «*on est lassé de tout sans avoir joui de rien*». Et il proposait comme remèdes la vie chrétienne et la pratique des vertus sociales.

L'ouvrage était en effet destiné à montrer «*la nécessité des abris du cloître pour certaines calamités de la vie auxquelles il ne resterait que le désespoir et la mort*», car, selon Chateaubriand, la suppression des ordres religieux par la Révolution priva les âmes inquiètes de leur dernière consolation, de leur refuge, la solitude du couvent. Il s'agissait aussi de fustiger l'orgueil et de proposer la simplicité.

Mais, comme cela s'était déjà produit pour "Atala", on négligea la portée édifiante du roman et l'on fut séduit par le charme poétique du vague des passions et par les élans lyriques d'une sensibilité exaspérée.

"René" n'est pas une œuvre composée comme "Atala" de divisions symétriques, c'est un texte continu, composé en strophes, marqué par l'harmonie solennelle et plaintive de l'ode au désespoir qu'est le récit de René qui en occupe la presque totalité. Le style, s'il ne déconcerta pas les contemporains par les mêmes hardiesses que celui d'"Atala", n'en est pas moins constamment lyrique, particulièrement, le passage où René constate l'harmonie entre les aspects de l'automne et sa mélancolie qui est une sorte de poème en prose : «*Un secret instinct me tourmentait : je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : "Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande."*»

«*Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie !*» Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.»

La nuit, lorsque l'aiglon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes.»

Ces accents rappelaient ceux d'Ossian : «*Levez-vous, ô vents orageux d'Érin ; mugissez, ouragans des bruyères ; puissé-je mourir au milieu de la tempête, enlevé dans un nuage par les fantômes irrités des morts.*»

Cette première figure du héros romantique eut une influence considérable. Dès la parution, ce fut le succès, l'enthousiasme surtout, auprès de la jeune génération. On préféra "René" à "Atala" d'abord à cause de ce qu'il faut bien appeler son actualité. En fait, ce n'est pas un remède à la mélancolie qu'apporta Chateaubriand ; au lieu d'en guérir son temps, il la mit à la mode. À la chute de l'Empire, toute une génération déçue de ses rêves de gloire, désorientée et réduite à l'inaction, crut s'y reconnaître. Le mal de René devint le «mal du siècle». Cet ennui, cette inquiétude, cette désespérance se retrouvèrent avec des nuances diverses non seulement dans des ouvrages immédiatement contemporains, comme "Obermann" de Sénancour (publié en 1804, mais commencé un an avant la publication de "René"), "Adolphe" de Benjamin Constant, "Édouard" de Mme de Duras, mais principalement sur les grands écrivains romantiques : Musset tel qu'on le retrouve dans "Les nuits" et dans "La confession d'un enfant du siècle" qui est directement inspirée de "René" ; Vigny, dans certaines pièces des "Destinées", ainsi que dans le personnage de Satan d'"Éloa"

(*“Poèmes antiques et modernes”*) ; Hugo dont un grand nombre de personnages sont des descendants de René ; Alexandre Dumas père qui a donné son “René”, en composant “Antony” ; Stendhal dans “Armance” et “Le rouge et le noir” ; Baudelaire et son spleen.

Dans “*Mémoires d'outre-tombe*” (deuxième partie, livre I, chapitre 11), Chateaubriand désavoua ironiquement cette postérité, mais un peu à la manière de son héros qui ne parvient pas à confesser ses erreurs sans en tirer quelque orgueil : « Si “René” n'existait pas, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais : il a infesté l'esprit d'une partie de la jeunesse, effet que je n'avais pu prévoir, car j'avais au contraire voulu la corriger. Une famille de René poètes et de René prosateurs a pullulé ; on n'a plus entendu bourdonner que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été question que de vents d'orage, de maux inconnus livrés aux nuages et à la nuit ; il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé d'être le plus malheureux des hommes, qui, à seize ans, n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie, qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au vague de ses passions, qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, qui n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus ».

La part de Chateaubriand dans la formation de la mélancolie romantique qui devait envahir pour plusieurs décennies la littérature est considérable, comparable à celle de Goethe et de Byron, qu'elle dépasse même, du moins en France.

“*Le génie du christianisme*” souleva un tel enthousiasme que Fontanes en profita pour faire nommer son ami secrétaire de légation à Rome (1803) car Chateaubriand s'était rallié à Bonaparte, s'était entretenu avec lui au cours d'une réception chez Lucien Bonaparte, la deuxième édition du “*Génie*” comportant même une vibrante dédicace au « *Citoyen Premier Consul* ». Mais il espérait mieux et fut tellement vexé qu'il offrit même ses services au tsar !

Cependant, il se rendit à Rome où, s'il commit les pires bévues, heureusement réparées par Fontanes, il allait enrichir son talent d'impressions nouvelles dont il para deux oeuvres :

“*Lettre sur la campagne romaine*”

(1804)

Après avoir décrit la désolation de la campagne romaine, il évoqua son « *inconcevable grandeur* » pour qui la contemple « *en artiste, en poète, et même en philosophe* ».

Commentaire

Le peintre des « *solitudes* » américaines avait ici assoupli sa technique pour mieux rendre la pureté lumineuse du paysage italien, et son art nous paraît enrichi par le souvenir des paysagistes du XVII^e siècle (Le Lorrain et sans doute Poussin) et par sa sensibilité d'humaniste qui s'émouvait devant cette terre « *demeurée antique comme les ruines qui la couvrent* ».

Chateaubriand envoya la lettre à son ami, Fontanes, et elle fut aussitôt publiée. Elle figura plus tard dans “*Voyage en Italie*”.

Le 4 novembre 1803, Chateaubriand eut la douleur de perdre Mme de Beaumont qui était venue le rejoindre à Rome mais était morte de consommation. Cette épreuve bouleversante eut une importance capitale pour son œuvre puisque c'est à ce moment-là qu'il conçut le projet des “*Mémoires de ma vie*”.

À Rome, il ressentit aussi l'amertume d'être subordonné à l'oncle du Premier Consul, le cardinal Fesch avec lequel il ne s'entendait pas. Le 29 novembre, il fut nommé ministre de France dans la minuscule république du Valais, appelée République rhodanienne.

Rentré à Paris avant de rejoindre son poste, il travaillait à un premier projet des “*Martyrs*”.

Or, en mars 1804, Bonaparte fit exécuter le duc d'Enghien dans les fosés de Vincennes. Cela réveilla le loyalisme de Chateaubriand : il donna sa démission en prétextant une maladie de sa femme. Il séjourna à Fervacques chez sa nouvelle maîtresse, Mme de Custine, dans le lit de laquelle a-t-il dit : « *Je gagnai – comme on attrape la syphilis dans des draps contaminés - le royalisme que je n'avais pas naturellement.* » Mais, déjà, il rencontrait Natalie de Laborde, comtesse de Noailles, tandis que son épouse soudain quittait Fougères pour s'inquiéter de la vie qu'il menait à Paris.

Sa sœur Lucile fut victime d'une crise nerveuse, chercha la mort et la trouva, peut-être par suicide. Il en fut profondément affecté.

En 1805, il fit un voyage familial en Auvergne et dans les Alpes. Il publia :

'Voyage au Mont-Blanc'

(1806)

Chateaubriand annonce : « *J'ai vu beaucoup de montagnes en Europe et en Amérique, et il m'a toujours paru que dans les descriptions de ces grands monuments de la nature on allait au delà de la vérité. Ma dernière expérience à cet égard ne m'a point fait changer de sentiment. J'ai visité la vallée de Chamouny [...] J'exposerai avec simplicité les réflexions que j'ai faites dans mon voyage.* »

Il est monté au « *Montanvert* » et a découvert « *ce qu'on nomme très improprement la Mer de Glace [...] Ce n'est point, comme on le voit, une mer ; c'est un fleuve.* »

Puis il s'intéresse aux effets fantastiques qu'ont les nuages dans les montagnes : « *Lorsque le ciel est sans nuages, et que l'amphithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé : les sommets des montagnes, dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil que n'ont point les objets de la plaine.* »

Plus loin, il mentionne les arbres qu'on y trouve, en particulier le pin qui « *est le compagnon du pauvre Savoyard, dont il partage la destinée : comme lui, il croit et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles, où sa postérité se perpétue également ignorée.* »

Surtout, il refuse aux montagnes « *la sublimité* » : « *Cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'oeil qu'un paysage ordinaire. [...] Les neiges du bas Glacier des Bois, mêlées à la poussière de granit, m'ont paru semblables à de la cendre ; on pourrait prendre la Mer de Glace, dans plusieurs endroits, pour des carrières de chaux et de plâtre ; ses crevasses seules offrent quelques teintes du prisme, et quand les couches de glace sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de gros verres de bouteille. Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient : elles noircissent tout ce qui les environne, et jusqu'au ciel, dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leur pied. La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouny, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir, au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore ; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi par-dessus une barrière glacée. [...] Les monts, quand on en est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes ; ils se font ombre l'un à l'autre et se prêtent mutuellement les ténèbres qui résident dans quelque enfoncement de leurs rochers. [...] Un seul accident laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle : c'est le clair de lune. [...] On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, etc. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses. Enfin, je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté ; je n'y ai trouvé pour habitants que de misérables montagnards, qui se regardent comme en exil et aspirent à descendre dans la vallée. [...] Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes par des troupeaux de vaches, qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres. [...] Je ne puis être*

heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme et ses travaux inouïs, qu'une terre ingrate refuse de payer.

Une autre raison de son dégoût, il la trouve dans le fait que Virgile « *se serait fort peu soucie de la vallée de Chamouny, du glacier de Taconay, de la petite et de la grande Jorasse, de l'aiguille du Dru et du rocher de la Tête-Noire.* »

Chateaubriand prend le contrepied de l'enthousiasme exprimé par Rousseau pour l'« *influence salutaire des hauts lieux* » dans la lettre XXIII de 'La Nouvelle Héloïse' : « Sur les hautes montagnes, les méditations prennent un caractère grand, sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres [...] je doute qu'aucune agitation violente pût tenir contre un pareil séjour prolongé. » etc. Pour lui, « *malheureusement l'âme de l'homme est indépendante de l'air et des sites ; un coeur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées.* » et il invoque le témoignage des auteurs de l'Antiquité et celui de la Bible pour déclarer les montagnes des lieux d'affliction, bien que les anachorètes s'y retirent ; « *mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des orages.* »

Cependant, il concède : « *Après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de finir par leur éloge.* » Il les accepte donc « *dans les derniers plans d'un tableau [...] au fond d'un horizon vapoureux.* » Elle sont aussi « *une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre.* » « *Il y a des montagnes que je visiterais encore avec un plaisir extrême : ce sont celles de la Grèce et de la Judée.* »

Commentaire

Chateaubriand qui est allé au pied du Mont Blanc a donc été écrasé par un décor trop grand pour lui, qu'il ne décrit pas d'ailleurs, qu'il évite, de fait, consciencieusement, et il conteste l'idée de la splendeur des Alpes, qui le laissent insensibles.

Par contre, il appréciait le Vésuve, qui effrayait et rebutait ses contemporains mais dont il avait fait l'ascension en 1804 et auquel il trouvait une beauté sublime, lui consacrant un vibrant éloge poétique, valorisant la force de ce cratère qui est gorgé de souvenirs (Pline, Dante,...), qui lui ouvrait les portes de l'inspiration. Ainsi, il allait à rebours des goûts institués, rompait avec ses prédécesseurs.

Chateaubriand ne se révèle-t-il pas dans ce texte comme un snob avant tout soucieux de se distinguer de la masse des admirateurs de la montagne, en particulier en se drapant dans sa culture classique? Ah ! si Virgile avait chanté les Alpes, le latin aurait tout changé aux yeux de Chateaubriand !

Le 13 juillet 1806, cédant au rêve de sa jeunesse, Chateaubriand s'embarqua pour l'Orient, visita l'Italie, la Grèce, la Turquie, les Lieux Saints, l'Égypte. En novembre, il se rembarqua à Alexandrie. Dans ce grand voyage, il accumula des fiches de lecture, des documents, et recueillit les images qui allaient enrichir différents ouvrages.

Au printemps 1807, en Espagne (Grenade, Cordoue), il retrouva Natalie de Noailles. Il fut de retour à Paris en juin.

Pensant, après avoir écrit un article très virulent contre Napoléon dans 'Le Mercure de France', qu'il était préférable de s'éloigner de Paris, il fit l'acquisition de la Vallée-aux-Loups, une maison de jardinier dans le hameau d'Aulnay, près de Sceaux, s'y installa avec son épouse, y vécut très retiré et y travaillant assidûment pendant deux ans (1807-1809) à :

‘Les martyrs ou Le triomphe de la religion chrétienne’
(1809)

Épopée en prose en vingt-quatre livres

Vers la fin du III^e siècle, dans le temps de la persécution de Dioclétien, en Messénie, l'aède Démodocus, prêtre du temple d'Homère dont il est le descendant, élève sa fille, Cymodocée, dans les vertus païennes et l'a consacrée aux Muses. Au retour d'une fête religieuse, la jeune fille s'est égarée, seule, la nuit, dans un bois. Elle y fait la rencontre d'un jeune homme, Eudore, un jeune chrétien, fils de Lasthénès, qui la raccompagne. Peu de temps, Démodocus, accompagné de sa fille, se rend en Arcadie chez Lasthénès pour remercier Eudore. Ils trouvent Lasthénès et ses fils occupés aux moissons. Ils reçoivent l'hospitalité simple et affable d'une famille chrétienne qui mène une vie patriarcale à la manière biblique. Le prêtre païen assiste à une réunion de chrétiens présidée par Cyrille, évêque de Lacédémone. Les deux religions s'affrontent, d'une manière toute poétique, il est vrai, quand Cymodocée chante sur sa lyre les divinités de la mythologie et qu'Eudore lui répond en célébrant le Dieu des chrétiens (Livre II). Le livre III nous transporte au Ciel où Dieu déclare qu'il a choisi Eudore comme la victime dont le sang doit racheter les chrétiens.

À la demande de Démodocus, Eudore commence un long récit de sa vie (Livres IV à X).

À seize ans, il a été envoyé à Rome comme otage. Séduit par les merveilles de la ville impériale, le jeune chrétien se lia avec le prince Constantin et oublia sa religion dans une vie de débauches en compagnie de Jérôme et d'Augustin. En contraste avec cette vie de délices, l'auteur évoque la simplicité de la communauté chrétienne, dont l'évêque Marcellin finit par excommunier Eudore pour son inconduite.

Envoyé à l'armée du Rhin, le jeune Grec fit campagne chez les Bataves, prit part à un combat contre la horde des Francs de Pharamond. Au moment d'être vaincus, comme ils étaient protégés de Dieu, ils furent sauvés par un raz de marée qui envahit le champ de bataille. Blessé, Eudore fut fait prisonnier par les Francs, devint esclave de Pharamond. Mais il fut libéré pour avoir sauvé la vie à Mérovée au cours d'une chasse. De retour à Rome, Eudore, après une expédition en Bretagne (Angleterre), fut nommé gouverneur de l'Armorique. Il y rencontra Velléda, druidesse gauloise ennemie des Romains, qui s'éprit de lui et qui, ne pouvant se faire aimer, se donna la mort. Au livre VIII, le récit d'Eudore est interrompu par une longue scène qui a pour théâtre les Enfers : il se termine par le retour d'Eudore, pris de scrupules, aux pratiques chrétiennes et par sa pénitence publique (Livre XI). Il abandonna son pouvoir et retourna auprès de son père. (Livres IV à XII).

Cymodocée est si touchée par ce récit qu'elle déclare à son père qu'elle veut se faire chrétienne et épouser le fils de Lasthénès. Son père y consent volontiers, afin de sauver sa fille des poursuites de Hiéroclès, gouverneur de l'Achaïe. Cymodocée se rend à Jérusalem pour se placer sous la protection d'Hélène, mère de Constantin (Livre XIV). À Rome, où nous retrouvons Eudore, la persécution contre les chrétiens se prépare, tandis que l'Enfer manifeste sa joie. Cymodocée, baptisée à Jérusalem, rejoint Eudore à Rome. Ils se déclarent mutuellement leur amour. Ici, Chateaubriand accumule les passages de merveilleux sur le Purgatoire, l'Enfer et l'ange exterminateur. Il est révélé que la rencontre des amoureux n'est pas le fait du hasard. Voulant purifier les chrétiens dont la vertu s'est affaiblie, l'Éternel a permis à Satan de susciter une dernière persécution au terme de laquelle « *la croix devait être placée sur le trône de l'Univers* ». Eudore sera sacrifié pour sauver les chrétiens, et « *les païens aussi auront leur hostie car les chrétiens et les idolâtres vont se réunir à jamais au pied du calvaire* » : cette victime sera Cymodocée. Ils seront soutenus par le Christ et par Marie (Livres XXI, XXII, XXIII).

Le perfide et puissant Hiéroclès multiplie les intrigues pour les séparer et les perdre. Il parvient à les faire arrêter au milieu de la cérémonie des fiançailles. Eudore est torturé, déchiré avec des ongles de fer et assis sur une chaise rougie au feu ; puis, avoir pris avec les autres condamnés « *le repas libre* », il est exposé aux fauves dans l'amphithéâtre. Libérée de sa prison par des chrétiens déguisés en soldats, Cymodocée échappe à la surveillance de son père et parvient à s'y glisser pour y

partager le martyre d'Eudore, mourant avec lui, dévorée par un tigre. Au moment même de leur martyre, des manifestations surnaturelles atterrent les spectateurs, une voix mystérieuse annonce : « *Les dieux s'en vont* », tandis qu'on apprend que Constantin est vainqueur grâce au signe de la Croix, et que « *Sur la tombe des jeunes martyrs, Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'empire.* »

Commentaire

Dans la préface, Chateaubriand déclara : « *J'ai commencé "Les Martyrs" à Rome dès 1802, quelques mois après la publication du "Génie du christianisme". Depuis cette époque, je n'ai pas cessé d'y travailler.* » En effet, pendant plusieurs années, il rassembla une masse énorme de documents sur les premiers temps du christianisme et s'entoura de savants pour être guidé et contrôlé dans ses recherches. Il fit mieux : il se rendit sur les lieux où devait se dérouler l'action de son livre. Il visita la Grèce, Constantinople, la Palestine (voir '*Itinéraire de Paris à Jérusalem*').

Dans la préface encore, il s'expliqua nettement sur ses intentions : « *Il m'a semblé qu'il fallait chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes : un sujet où le langage de la "Genèse" pût se faire entendre auprès de celui de l'"Odyssée" [...] La scène s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du IIIe siècle. Le Christianisme n'était point encore la religion dominante de l'Empire Romain, mais ses autels s'élevaient auprès des autels des idoles.* » Il indiqua qu'il avait voulu illustrer la thèse du '*Génie du christianisme*' de la supériorité de cette religion :

1 - « *J'ai avancé que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée* ».

2 - « *J'ai dit encore que le merveilleux de cette religion pouvait peut-être lutter contre le merveilleux emprunté de la mythologie* ».

Dès la présentation romanesque de ses deux personnages, il a marqué le lien qui unit les deux oeuvres. Dans cette rencontre entre une païenne et un chrétien où tout est contraste, pas une pensée, pas une parole qui ne soit destinée à souligner l'opposition entre les deux conceptions de la divinité et de la vie. Le moment historique, le choix des personnages permettaient d'évoquer parallèlement les deux religions. La destinée de ces martyrs s'inscrit dans le grand mouvement qui conduit au triomphe du christianisme. C'est ainsi que l'histoire, en déroulant des péripéties compliquées et souvent mélodramatiques, s'élève jusqu'à la grandeur épique, en retraçant « *les combats de deux religions* » et le sort de l'Empire.

'*Les martyrs*' sont à la fois un roman historique, une suite de descriptions tirées par l'auteur de ses notes de voyage et un poème héroïque destiné à soutenir une thèse.

C'est surtout en tant que roman qu'ils nous intéressent encore. De ce point de vue, c'est une véritable réussite. Le roman est habilement construit, d'un intérêt soutenu, et les personnages y sont fort bien campés : Cymodocée est touchante par sa tendresse, sa pureté, son héroïsme; Eudore, en qui se disputent la philosophie païenne et la nouvelle religion, est un personnage vivant, réel. On sent que l'auteur a pensé aux grands convertis, à saint Augustin en particulier. De plus, ce n'est pas seulement un Romain du IIIe siècle, c'est un Français du début du XIXe, pris entre la philosophie du siècle précédent et la renaissance chrétienne, Chateaubriand lui ayant prêté beaucoup de ses propres attitudes. Enfin, il faut mentionner le personnage de Velléda, la jeune druidesse celte, dont le charme mystérieux passionna les premiers lecteurs de l'oeuvre et dont le nom devint aussitôt célèbre.

Cette épopée chrétienne présente un grand intérêt documentaire. Chateaubriand s'était imposé une documentation minutieuse, et a pu se vanter : « *J'ai trouvé moyen, par le récit et par le cours des événements, d'amener la peinture des différentes provinces de l'Empire romain* ». De fait, il nous transporte en Grèce, dans la Rome impériale, à l'armée du Rhin, chez les Francs, dans la Gaule armoricaine. La description géographique reposait sur son expérience directe. L'évocation historique était plus délicate. Il a eu le tort de citer orgueilleusement ses sources dans son '*Examen des "Martyrs"* : c'était appeler la controverse et on lui a reproché bien des erreurs et des anachronismes. Certains sont volontaires, et il s'est expliqué sur leur nécessité dans sa préface de 1826. Ainsi, c'est

évidemment délibérément qu'il fit de Jérôme et d'Augustin des compagnons de débauche d'Eudore parce qu'ils deviendront, après leur conversion, deux grands saints. Pour le combat entre l'armée romaine et les Francs, il se flatta de n'utiliser que des détails empruntés aux historiens anciens, comme Sidoine Apollinaire, César et, pour la plupart, à Tacite ('*La Germanie*'). Les historiens contemporains en tiraient d'ennuyeuses compilations, sèchement documentaires, tandis que son imagination épique put tout animer et faire revivre l'épisode. Non seulement nous assistons à la bataille, mais nous la voyons avec les yeux d'Eudore : nous voyons s'avancer vers nous ce «*troupeau de bêtes féroces*» qui déferle sur le monde romain ; c'est le choc de deux civilisations (Livre VI). Pour le «*bardit*» des Francs, guidé par une simple allusion de Tacite, il eut l'idée d'imiter un chant de guerre des peuples du Nord, «*poème barbare*» parfaitement adapté à la situation, qui révèle l'âme farouche de ces guerriers et qui produit une saisissante impression d'art primitif. Pouvait-on exiger de lui des scrupules que n'avaient pas les historiens de son temps?

En tant qu'épopée, '*Les martyrs*' sont un échec. Rien de plus médiocre, de plus ennuyeux, que ces descriptions laborieuses de l'autre monde, où Chateaubriand accumula les citations de textes théologiques sans parvenir à les intégrer à son œuvre. Ces passages de merveilleux restent comme des intermèdes, que le lecteur ne peut s'empêcher de sauter. Voulant prouver la supériorité du merveilleux chrétien, il a commis l'erreur de créer à l'image de la mythologie païenne une mythologie chrétienne, artificielle et ridicule, qui encombre de son fatras des livres entiers des '*Martyrs*'. Comment s'accommoder d'une représentation matérielle du Paradis, même illuminé par des diamants et des portiques de soleils, et enchanté par les chœurs des saints et des anges qui entourent le trône de l'Éternel? Et que dire de ces Enfers chrétiens où la Mort vient à vous sous la forme d'un squelette et où se tiennent des assemblées de démons si agitées que Dieu lui-même doit rétablir l'ordre? Pourtant, comme pour nous faire regretter ces erreurs, Chateaubriand eut parfois recours à un merveilleux plus discret et parfaitement acceptable, comme l'intervention de ce raz de marée qui sauve les Francs que Dieu réservait à de grandes destinées. '*Les martyrs*' sont donc une épopée manquée. L'erreur dans le choix du merveilleux, certaines longueurs dans la seconde partie rendent souvent rebutante la lecture de ces vingt-quatre Livres. Dans '*Mémoires d'outre-tombe*', il a d'ailleurs reconnu son erreur, parla de ces interventions surnaturelles comme de «*machines usées*» : «*Le défaut des "Martyrs" tient au merveilleux direct que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé.*»

Il reste que l'ouvrage est écrit dans une prose harmonieuse et poétique. Le style de l'auteur s'était allégé de ce parti pris de classicisme qu'on trouvait dans ses précédentes œuvres et a gagné en pittoresque, en couleur et en simplicité. D'ailleurs, il voulait qu'on le juge «*comme poète*» et non «*comme historien*». Et l'artiste qu'il était paraît s'être laissé prendre au charme des souvenirs classiques... ou de sa propre virtuosité à pasticher la poésie homérique. Nous sommes touchés par la simplicité pleine de grandeur - et peut-être un peu tendue - du «*langage chrétien*» comme nous sommes séduits par «*la prolixité païenne*» de Cymodocée, tout illuminée de ravissantes légendes et baignée des immortelles harmonies de la Grèce. Son incomparable talent lui permit d'affirmer : «*Ce sont des portraits ressemblants et non des descriptions vagues et ambitieuses*». On doit reconnaître la qualité des descriptions de magnifiques paysages, le relief parfois saisissant de tableaux :

- charmants comme la rencontre d'Eudore et de Cymodocée ;
- touchants comme le repas des condamnés aux bêtes ;
- poétiques comme l'apparition de Velléda ;
- épiques comme celui de l'armée des Francs de Pharamond qui lui permit d'évoquer les premiers temps de l'histoire de France ;
- d'une haute intensité tragique comme le martyre d'Eudore et de Cymodocée pour lequel, cependant, avec une discrétion toute classique, il a évité de s'attarder sur des scènes d'horreur : «*Toute la terreur, s'il y en ici, se trouve placée avant l'apparition du tigre*», et il est parvenu à «*montrer le martyre comme un triomphe et non comme un malheur*» (Livre XXIV).

La première édition des '*Martyrs ou Le triomphe de la religion chrétienne*' parut en deux volumes à Paris, en mars 1809, suivie d'une édition en trois volumes (Londres, 1809). La troisième édition,

précédée d'un "Examen", avec des "Remarques sur chaque livre et des fragments d'un voyage de l'auteur en Grèce et à Jérusalem", parue en 1810, en constitua l'édition définitive.

"Les martyrs" furent attaqués dès leur parution pour des raisons politiques. La peinture de l'Empire romain parut être une critique du régime, d'où les réticences des critiques. Quant au succès de l'œuvre auprès du public, il fut énorme : elle fut non seulement appréciée de l'élite, mais devint un livre populaire et exerça une durable influence. Elle fit mieux connaître l'Antiquité, encore ignorée du grand public, et suscita un renouveau d'intérêt pour la Grèce et pour Rome ; surtout, elle eut le mérite d'attirer l'attention sur les premiers temps de l'histoire de France. En cela, elle eut une influence décisive sur la « *résurrection du passé* » qui a marqué le XIXe siècle qui a été le siècle de l'Histoire, sur la renaissance des études historiques en France. Augustin Thierry affirma plus tard que c'est la lecture de l'évocation des Francs de Pharamond qui détermina sa vocation d'historien ; et on peut dire, sans exagération, que l'école historique française du XIXe siècle est née pour ainsi dire de cette épopée.

Chateaubriand rédigea les premières pages de ses "Mémoires".

En même temps, il poursuivit une lutte de plus en plus ouverte contre Napoléon sur la proposition duquel il fut pourtant en 1811 élu à l'Académie française à une voix de majorité. À cette occasion, il avait composé un discours hardi où il flétrissait la tyrannie impériale. Mais il fut censuré par l'Institut, et il refusa de le prononcer. Il n'allait siéger sous la Coupole qu'à la Restauration.

"Itinéraire de Paris à Jérusalem"

(1811)

Journal de voyage

Ce sont des notes et des impressions de voyage que Chateaubriand a rassemblées pour être en mesure de donner un cadre vivant et exact aux "Martyrs". Il était allé autour de la Méditerranée « *chercher des images* ». Il avait accumulé, avant son départ, un grand nombre de renseignements historiques et géographiques sur les pays qu'il allait visiter ; c'est donc en connaissance de cause qu'il entreprit ce périple qui dura de juillet 1806 à juin 1807. Partout il alla à la recherche du passé, il l'appela et il l'évoqua ; c'est ainsi que bien des descriptions sont ponctuées par des exclamations et alourdis par un étalage d'érudition.

L'"Itinéraire" est divisé en sept parties :

"Voyage en Grèce" (I)

"Voyage de l'archipel, de l'Anatolie et de Constantinople" (II)

"Voyage de Rhodes, de Jaffa, de Bethléem et de la mer Morte" (III)

"Voyage de Jérusalem" (IV et V),

"Voyage d'Égypte" (VI),

"Voyage de Tunis et retour en France" (VII).

C'est en fait un pèlerinage aux ruines des civilisations disparues que Chateaubriand accomplit ; il entendit remonter aux sources mêmes de la civilisation moderne ; aussi ses méditations sont-elles pleines d'admiration pour la grandeur passée, et de mélancolie face à l'état présent. Aux descriptions se joignent les réflexions morales, politiques, religieuses, l'évocation des souvenirs historiques sur les lieux mêmes où ils sont nés, et de poétiques rêveries. L'archéologie, l'histoire générale, celle des beaux-arts tiennent une place importante, mais aussi les aventures et les anecdotes dans lesquelles il se détend et fait preuve d'une bonne humeur, d'une bonhomie qu'on ne retrouvera plus que dans "Mémoires d'outre-tombe". Chateaubriand, qui pense avoir pénétré le secret du miracle antique, entend faire part de sa découverte. Il se préoccupe avant tout d'émouvoir et il y parvient.

Commentaire

Chateaubriand fit preuve de son talent de paysagiste et de ses émotions d'humaniste et de chrétien devant les lieux « *les plus fameux de l'histoire* ». Cela nous vaut de magnifiques évocations qui, bien qu'écrites avec recherche, sont moins pompeuses que celles des "Martyrs". Un des charmes de l'"*Itinéraire*" réside souvent dans la découverte d'un autre Chateaubriand, détendu, familial, volontiers humoriste : un voyageur qui se confie avec sincérité, qui semble avoir voulu rassembler les traits les plus représentatifs de son tempérament, de son talent et, peut-être à nos yeux, de ses faiblesses.

S'il s'inspirait d'une abondante tradition littéraire de « voyages en Orient », au point que ces emprunts ont fait mettre en doute qu'il ait réellement fait le voyage, le texte est vivant car il a su éviter toute lourdeur.

Une des plus belles pages est le tableau d'Athènes au soleil levant qui est décrite avec une grande précision pittoresque, le coloriste évoquant les nuances les plus délicates, le contraste étant marqué avec l'Athènes moderne ; l'artiste, l'humaniste et le philosophe (qui médite sur la fuite du temps) communit dans la même ferveur.

Dans l'évocation des Pyramides, qui sont à peine décrites, il marqua sa tendance à la méditation. Elles lui inspirèrent de graves variations sur le thème de l'immortalité et du néant : « *Quand l'homme a passé, les monuments de sa vie sont encore plus vains que ceux de sa mort ; son mausolée est au moins utile à ses cendres ; mais ses palais gardent-ils quelque chose de ses plaisirs ?* »

L'"*Itinéraire*" mit la Grèce et l'Orient à la mode. Il servit de guide de voyages à de nombreux touristes. Il est à l'origine des voyages des grands écrivains : Lamartine, Flaubert, Nerval ("Voyage en Orient"). De plus, Chateaubriand avait attiré l'attention sur le problème grec, il avait décrit le pays « *triste, mais paisible* » : « *Le silence de la servitude régnait sur les monuments détruits.* » Lors de la réimpression de l'"*Itinéraire*", en 1827, dans les "Œuvres complètes", la situation avait évolué du tout au tout : la Grèce s'était soulevée ; à Navarin, les flottes occidentales réunies avaient battu la flotte turque. Chateaubriand ne pouvait se désintéresser de ce pays où il avait ressenti de si douces émotions. Il défendit la cause de la Grèce à la Chambre des pairs et fit précéder la nouvelle édition de l'"*Itinéraire*" d'une "Note sur la Grèce", où il défend à la fois la nation grecque et le christianisme. Chateaubriand était accompagné d'un domestique qui rédigea, lui aussi, son journal de route. Celui-ci a été publié en 1901 sous le titre de : "Itinéraire de Paris à Jérusalem, par Jullien, domestique de Chateaubriand".

Chateaubriand rédigea une tragédie, "**Moïse**".

En 1812, il mit fin à sa liaison avec Natalie de Noailles.

Le 5 avril 1814, il publia :

**‘De Buonaparte, des Bourbons
et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes
pour le bonheur de la France et celui de l'Europe’**
(1814)

Pamphlet

L'œuvre est divisée en trois parties .

Alors que « *les Russes sont à Paris* », que la « *miraculeuse coalition* » vient de mettre la France à genoux, se lève pour Chateaubriand ce qu'il appelle « *le jour de la vengeance* ». La première partie porte un jugement très dur sur la Révolution : « *Alors commencèrent les grandes Saturnales de la royauté : les crimes, l'oppression, l'esclavage marchèrent d'un pas égal avec la folie. Alors surgirent de leurs repaires tous ces rois demi-nus, sales et abrutis par l'indigence, enlaidis et mutilés par leurs*

travaux, n'ayant pour toute vertu que l'insolence de la misère et l'orgueil des haillons. » Mais Chateaubriand attaque surtout « *Bonaparte* », « *l'étranger* » dont la famille est « *demi-africaine* » qui, après la Révolution, était devenu le chef de la France et qui, comme « *un faux grand homme* », avait élevé son trône sur les ruines d'un peuple. Il s'est conduit comme « *un assassin* » avec le duc d'Enghien. Ses talents de stratège sont niés : « *C'est en effet un grand gagnant de batailles ; mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui [...] Il n'entend rien aux retraites et aux chicanes du terrain.* » Le bilan humain de ses guerres est terrible : « *Il a fait périr dans les onze années de son règne plus de cinq millions de Français, ce qui surpasse le nombre de ceux que nos guerres civiles ont enlevés pendant trois siècles.* » La France sous son règne a été une « *caverne de brigands* ». « *L'ogre* » est imaginé revenant de Russie où son armée agonise, s'installant aux Tuileries, au coin du feu, disant : « *Il fait meilleur ici que sur les bords de la Bérésina.* » Mais, ajoute Chateaubriand, « *tous les diamants de la couronne ne pouvaient cacher le sang dont il était couvert.* » Histrien et comédien, Bonaparte « *a horreur des hommes* », et « *il n'aimerait pas même le cri d'un grand crime, si ce crime n'était pas son ouvrage.* »

La deuxième partie porte sur les Bourbons et montre la nécessité pour la France de se rassembler autour des souverains légitimes qui seuls pourront donner la paix et l'ordre à la Nation.

La troisième partie porte sur les alliés des légitimistes et des Bourbons, cherche à justifier, avec une évidente difficulté, la politique de la coalition qui tentait d'affaiblir le prestige de la France et, comme cela devait bientôt arriver, d'envahir son territoire.

Commentaire

Chateaubriand composa ce pamphlet maladroit, outrancier et vengeur pendant la campagne de France, pendant ce qui fut chez les royalistes des semaines d'une attente passionnée, et il est certain qu'il y mit la dernière main après la chute même de Paris. Il le publia le 30 mars 1814 et n'a donc pas contribué à la chute de « *l'ogre* », comme il l'a prétendu, de Bonaparte dont il s'est plu à italianiser le nom pour faire de lui un « *étranger* ».

Animé par la passion partisane, il voulut frapper un grand coup, fort et vite, et prendre date. « *C'est une bataille qu'il fallait gagner ou perdre* », a-t-il dit plus tard, pour excuser ses coups bas. Bonaparte vaincu, la France envahie, tout devenait possible, et Chateaubriand rêva que son destin allait changer. Avec le frémissement de l'ambitieux qui croit enfin son heure venue, il osa pour la première fois désigner chaque chose par son nom : les mots lui vinrent enfin du coeur. Jamais portrait plus injuste et plus cruel ne fut fait de Napoléon. Il est évident que si on veut connaître l'oeuvre de l'Empereur, son histoire, son caractère et son génie, ce n'est pas dans le pamphlet de Chateaubriand qu'il faut chercher un document sûr. On mesure l'aveuglement où conduisent les passions politiques, les bassesses et la sottise qu'elles suscitent tout naturellement.

Dans cet écrit si bref, si différent de tout ce qui avait fait sa gloire littéraire, l'extrême vivacité du trait révèle une exécution rapide. Il en résulta un ton nouveau, un style heureux ou amer, direct, violent, éloquent ou familier, où il fut enfin lui-même, où, pour la première fois, il écrivit à la diable. Il l'a reconnu lui-même : « *À cette époque de trouble et de passion, les paroles ne pouvaient être rigoureusement pesées.* »

Mais, à notre époque, on a toujours jugé sévèrement ce libelle. Pour Henri Guillemin, qui ne badinait pas avec la moralité : « Il y a peu de choses pires, dans la conduite de Chateaubriand, que sa conduite en 1814. » François Mauriac aussi le condamna dans ses "*Nouveaux mémoires intérieurs*".

Le 8 juillet 1814, Chateaubriand fut nommé ambassadeur en Suède mais il ne rejoignit pas son poste.

Il fut déçu par Louis XVIII qui, lui, n'aimait guère ce romantique plein d'orgueil et d'ambition. Il le suivit néanmoins à Gand pendant les Cent-Jours, lui attribuant alors, du moins dans "*Mémoires d'outre-tombe*", le sentiment à la fois charnel et métaphysique de la légitimité bourbonnienne : « *Il était roi partout, comme Dieu est partout, dans une crèche, dans un temple, sur un autel d'or ou d'argile. L'idée fixe de la grandeur, de l'antiquité, de la dignité, de la majesté de sa race donnait à Louis XVIII*

un véritable empire. On en sentait la domination. Les généraux mêmes de Bonaparte le confessaient : ils étaient plus intimidés devant ce vieillard impotent que devant le maître terrible qui les avait commandés en cent batailles.»

Il fut nommé ministre de l'Intérieur par intérim. Il vota la mort de Ney. Mais, comme il le raconta encore dans *“Mémoires d'outre-tombe”*, il aurait entendu avec douleur la canonnade de Waterloo.

À son retour, il fut nommé pair de France mais non ministre comme il l'espérait. Il céda alors à sa vocation d'éternel opposant et, «*bourboniste par honneur, royaliste par raison et républicain par goût*», il devint par dépit un des chefs des ultra-royalistes, écrivant alors :

“La monarchie selon la Charte”

(1816)

Essai

Dans ce libelle, Chateaubriand défendait la Charte constitutionnelle, grâce à laquelle les libéraux de France avaient accueilli le retour de Louis XVIII et le début de son gouvernement. Un retour à l'Ancien Régime n'était plus possible. Comme ministre, il voulut, dans cette publication, dire la « *vérité au roi* » ; car le Conseil dont il faisait partie ne se réunissait malheureusement point dans le but de permettre à ses membres de faire valoir leur opinion personnelle sur les questions les plus importantes de la nation. C'est précisément parce qu'il entendait défendre la légitimité qu'il se sentit le devoir d'affirmer une fois de plus la nécessité où était la monarchie d'être constitutionnelle (retour des partis, liberté de presse et autres prérogatives parlementaires). Les maux du despotisme seraient en fait pires que ceux d'un libéralisme qui, guidé sainement, à la façon anglaise, apporterait une nouvelle gloire au roi et au pays.

Commentaire

Chateaubriand qui avait montré, notamment dans son écrit *“De Buonaparte et des Bourbons”*, son attachement à la cause des souverains « légitimes » de la France, ne pouvait pas, après les déceptions apportées par la Restauration et spécialement par la politique réactionnaire des ultra-royalistes, ne pas montrer son esprit de rébellion, en se faisant le défenseur de nouvelles idées sociales ; certes, il le fit d'une manière toute personnelle, se laissant emporter par l'impétuosité de sa vision fortement égocentriste des choses.

L'ouvrage, publié quelques jours après la dissolution de la fameuse « Chambre introuvable », souleva l'indignation de Louis XVIII qui, sous l'influence de ses partisans ultras, fit immédiatement interdire la brochure par sa police et destitua tout simplement l'auteur de son poste ministériel.

En 1817, Mme Récamier devint la maîtresse de Chateaubriand. En 1818, elle loua la propriété de la Vallée-aux-Loups qu'il avait dû vendre parce qu'il était complètement ruiné, étant privé de traitement à la suite de disgrâces successives et dépensant beaucoup plus qu'il ne gagnait. Puis elle allait s'installer à l'Abbaye-aux-Bois, rue de Sèvres.

Avec des collaborateurs d'élite comme Bonald, Villèle, Polignac, Nodier, Lamennais, il fonda un journal *“Le conservateur”* où, polémiste redoutable, il attaqua le ministère Decazes et provoqua sa chute en le rendant responsable de l'assassinat du duc de Berry (1820). Pour l'éloigner, le roi le nomma ministre plénipotentiaire à Berlin, poste dont il démissionna en juillet 1821. En 1822, il fut nommé ambassadeur à Londres. Il y connut de nombreuses liaisons féminines. Il fut envoyé au Congrès de Vérone où il contribua à faire confier à la France la mission de réduire la révolte des Espagnols contre leur roi. Peu après, il devint ministre des Affaires Étrangères et s'empressa de monter l'expédition d'Espagne qu'il appelait « *ma guerre d'Espagne* » : il la considérait comme un acte de haute politique destiné à rétablir la France à son rang de grande puissance (1823). Tout en travaillant à ses *“Mémoires”*, il eut aussi une liaison avec Cordélia de Castellane. Le succès rapide

de la campagne et l'orgueil qu'il en tira le poussèrent à tenter de renverser le ministère Villèle afin de le remplacer, mais on saisit la première occasion de le « chasser » : en 1824, il fut destitué mais proclama : « *J'ai quitté le ministère en rugissant* ».

Il revint alors à ses vraies convictions, celles d'un monarchiste modéré et soucieux des libertés publiques : dans le « *Journal des débats* », il combattit activement le ministère Villèle, signant en septembre un article intitulé : « *Le roi est mort : vive le roi !* ».

En 1826, il s'installa à Paris, rue d'Enfer. Pour essayer de résoudre ses difficultés pécuniaires, il vendit ses « *Oeuvres complètes* » à Ladvocat et publia :

«Les Natchez»
(1826)

Épopée en prose en deux parties

Le Français René, ayant quitté son pays après la prise de voile de sa soeur Amélie, vient demander l'hospitalité à la tribu des Natchez, en Louisiane. Il y est protégé par le vieux Chactas (Livre I). Il s'éprend de la nièce de Chactas, Celuta ; mais celle-ci est aimée d'Onduré, chef de la tribu de la Tortue, qui jure la perte de René. Au livre III, Onduré tente de l'assassiner ; René triomphe, mais laisse la vie à son agresseur.

Le livre IV est occupé par un intermède céleste. Puis René, adopté par la tribu, écoute le récit que lui fait Chactas des événements de sa vie survenus après la mort d'Atala. Envoyé comme ambassadeur de sa nation vers le gouvernement français, il est pris pour un traître et envoyé au bagne de Marseille. Il est délivré par ordre de Louis XIV et amené à Versailles. (Livres V à IX).

Sur les conseils du traître Onduré, les Illinois, tribu voisine, déclarent la guerre aux Natchez. Fait prisonnier, René est délivré et retrouve Celuta (Livres IX à XII).

La seconde partie, qui n'est plus qu'un récit continu, sans divisions, s'ouvre sur le mariage de René et de Celuta : mais, malgré l'amour que lui porte son épouse et la naissance d'une petite fille qu'il appelle Amélie en mémoire de sa sœur, René n'est pas heureux. Dénoncé par Onduré, il est arrêté par les Français et mis en prison. Libéré, il retourne chez les Natchez, où il apprend la mort de sa sœur. Chactas, voyant son affliction, lui demande le récit de ses malheurs. Ce récit, c'est « *René* ».

Mais Onduré, qui poursuit toujours le Français de sa vengeance, trouve le moyen de l'écarter et, pendant son absence, fait jurer aux Indiens de massacrer les Blancs. René envoie à Celuta une lettre qui est son adieu et un véritable testament.

Le massacre approche et l'on ne peut prévenir René. Onduré l'assassine. Le frère de Celuta, Outougamiz, fidèle ami de René, meurt de douleur. Quant à la jeune femme, outragée par Onduré, elle suit de peu son frère dans la tombe. Enfin, la tribu des Natchez s'éteint tout entière au cours de sa lutte contre les Iroquois, et l'œuvre se clôt sur cette invocation emphatique : « *Puisse mon récit avoir coulé, comme tes flots, ô Meschacébé !* »

Commentaire

Le point de départ de cette « *épopée indienne* », de cette « *épopée de l'homme primitif* », est un événement historique : le massacre par les Français en 1727 de la tribu rebelle des Natchez, en Louisiane, en représailles du massacre de colons français.

Cet ouvrage de jeunesse, le deuxième écrit par Chateaubriand, aussitôt après l'« *Essai sur les révolutions* », qu'il avait composé à partir de souvenirs de son voyage en Amérique que l'écrivain, qu'il avait achevé quand il quitta Londres en 1800, ne vit le jour qu'en 1826, dans l'édition des « *Oeuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France* », en 31 volumes (1826 - 1831), où il formait les tomes XIX et XX. Cet énorme manuscrit, de plus de deux mille pages in-folio, resta enfermé dans une malle chez sa propriétaire anglaise. Tant que durèrent les démêlés politiques entre la France et l'Angleterre, il ne put le récupérer. Ce fut seulement à la Restauration que des amis de

l'auteur le retrouvèrent là où il l'avait laissé. Il ne put résister au désir de publier cette œuvre, qui était pourtant depuis longtemps dépassée.

'*Les Natchez*' sont une œuvre énorme, assez informe et hétérogène, comprenant deux parties bien distinctes. La première est composée dans le style de l'épopée en prose, que l'écrivain devait développer dans '*Les martyrs*'; on y voit figurer les dieux de la mythologie des Anciens, ceux des Indiens, le Dieu du christianisme, ses saints et ses anges, ainsi que des êtres allégoriques tels que la Renommée, la Mort et l'Amitié. Si certaines des descriptions d'une grande fraîcheur font penser à '*Atala*', les interventions surnaturelles et les peintures du ciel et de l'enfer sont plus froides encore que celles des '*Martyrs*'. De plus, Chateaubriand y use et y abuse des formules les plus conventionnelles du néo-classicisme. Dans la seconde partie, le merveilleux disparaît et le poème en prose devient un roman. Chateaubriand, qui ne sait pas encore éviter la bizarrerie, la confusion et le sentimentalisme fade, s'y révèle déjà, par endroits, un grand écrivain. Parmi les meilleures pages du livre figurent :

- la description des fastes de la cour et de la vie française, à la fin du XVIIIe siècle, par ce « bon sauvage », où, sous l'idéologie de Jean-Jacques Rousseau, on retrouve la malice de Voltaire (dans '*L'ingénu*') et de Montesquieu (dans '*Les lettres persanes*').

- le testament de René où il résume sa vie et analyse son caractère avec autant de pénétration que d'éloquence.

Cette œuvre, inspirée par cette imagination colorée, par cette originalité de la langue et du style qui fera le prix des écrits de Chateaubriand, offre l'intérêt d'être le point de départ des deux grands romans de l'auteur : '*Atala*', qui parut isolément en 1802, et '*René*', publié d'abord dans '*Le génie du christianisme*' en 1802, puis en édition séparée en 1805. '*Les Natchez*' sont comme la source, encore trouble, d'où allaient sortir les grandes œuvres de Chateaubriand.

'Voyage en Italie'

(1826)

Commentaire

Chateaubriand s'y montra sensible à la poésie des ruines : « *Un fragment détaché tout à coup de la voûte de la Bibliothèque a roulé à mes pieds, comme je passais : un peu de poussière s'est élevée, quelques plantes ont été déchirées et entraînées dans sa chute. Les plantes renaîtront demain ; le bruit et la poussière se sont dissipées à l'instant : voilà ce nouveau débris couché pour des siècles auprès de ceux qui paraissaient l'attendre. Les empires se plongent de la sorte dans l'éternité où ils gisent silencieux.* »

'Aventures du dernier Abencérage'

(1826)

Roman de 127 pages

À Grenade, en 1526, le jeune prince maure Aben-Hamet, dernier descendant de l'illustre tribu des Abencérages dont les ancêtres ont été massacrés par Boabdil, revenu incognito d'Afrique sur la terre de ses ancêtres, se recueille là où ils sont tombés et pleure sur leur splendeur perdue. Il croise de « *grands yeux* » et une « *bouche de rose* » et s'éprend follement de la noble chrétienne dona Blanca, la fille du duc de Santa Fé. Elle répond à son amour et ne veut plus épouser le comte de Lautrec à qui elle avait été fiancée. Elle laisse son frère, don Carlos, se battre en duel avec l'Abencérage à qui elle jure une fidélité éternelle. Mais Blanca descend des Bivar qui ont persécuté et proscrit les ancêtres d'Aben-Hamet. Il l'apprend, quitte Blanca dont il est passionnément épris et retourne au lieu de son exil.

Commentaire

Chateaubriand hésita longtemps à publier ce texte que lui avait inspiré sa passion pour Natalie de Laborde, qu'il rejoignit en Andalousie au terme de son voyage en Orient.

Passion, honneur et fidélité au pied de l'Alhambra, les héros de ce flamboyant roman de l'amour fou qui est une tragédie héroïque du renoncement et de la fatalité font partie des amants sacrifiés. Bien que le style puisse paraître aujourd'hui démodé, il règne dans cette œuvre une couleur orientale, vibrante et chaude, une grâce fière et chevaleresque, une conclusion énergique, qui devraient toujours la préserver de l'oubli. Elle fut une des premières à sacrifier à cet engouement pour l'Espagne qui allait marquer si profondément tout le romantisme. Elle attira vers Grenade et l'Andalousie bien des écrivains: Gautier, Barrès, Aragon (*"Le fou d'Elsa"*).

Chateaubriand fit paraître une réédition annotée de l'*"Essai sur les révolutions"*.

"Voyage en Amérique"

(1827)

Chateaubriand décida en 1791 de partir pour l'Amérique, sous prétexte de chercher le fameux passage du Nord-Ouest, mais en réalité par amour de l'aventure et de l'inconnu. Il décrit la traversée, qui dura trois mois, le débarquement à Baltimore, le parcours de Baltimore à Philadelphie, la visite au général Washington, libérateur des colonies anglaises et fondateur des États-Unis d'Amérique, la remontée de l'Hudson, la contemplation des chutes du Niagara, la descente de l'Ohio jusqu'au Mississippi, la majesté du fleuve, les immenses forêts, la solitude des déserts, le retour par la Floride, le réembarquement à Philadelphie au début décembre, la tempête alors subie.

Commentaire

Chateaubriand écrivit avec une chaleur qui donne l'impression de vivre l'aventure même du voyageur. Il montra bien déjà son exubérante nature. Après Bernardin de Saint-Pierre, il annexa l'exotisme au domaine littéraire d'une manière très personnelle, très attachante.

Mais il n'a certainement pas pu, comme il le prétendit, être allé jusqu'aux Grands Lacs et jusqu'au Mississippi. Les critiques modernes n'ont pas manqué de relever des invraisemblances qui démontrent qu'il n'en a pas tant vu qu'il aima à le dire. Il s'est appuyé sur des récits de voyageurs et de missionnaires, et son imagination lui permit de rendre, de manière assez juste et convaincante, ce qu'il avait lu. D'autre part, il a été prouvé qu'il n'a jamais rencontré Washington !

Une partie, intitulée *"Journal sans date"*, est constituée par des notes prises heure par heure au cours d'une nuit de marche à travers les forêts du Nouveau Monde.

Il devait se servir du récit de la tempête pour quelques-unes des pages des *"Martyrs"* et des *"Mémoires d'outre-tombe"*. Le meilleur de ses souvenirs de l'Amérique se trouve en fait, non tant dans le *"Voyage"* que dans les paysages d'*"Atala"* et de *"René"* ainsi que dans la vaste épopée des *"Natchez"*.

Chateaubriand donna une édition abrégée pour la jeunesse du *"Génie du christianisme"*.

En 1828, à la chute du ministère, il accepta l'ambassade de Rome qu'on lui offrit pour l'écartier du pouvoir. En avril 1829, il eut une liaison avec Hortense Allart. En mai, il rentra de Rome et, dès la constitution du ministère Polignac, démissionna. En 1830, il condamna les Ordonnances. Toutefois, fidèle à son passé, après les journées de Juillet, il refusa le serment à Louis-Phillippe et se mit à la disposition de Charles X. Avec dignité, il abandonna son titre et sa pension de pair et resta noblement attaché à une cause qu'il savait perdue.

Pendant six mois en 1831, il séjourna à Genève.

Sa situation financière étant difficile, il publia :

“Études historiques”
(1831)

Ces six études portent sur l'Empire romain, de César à Romulus Augustule, et sur les mœurs païennes et chrétiennes dans la Rome antique. De César à Théodose et d'Arcadius à la chute de l'Empire romain d'Occident, le monde des Césars est analysé dans les quatre premières études, pour lui-même et dans ses rapports avec la pensée chrétienne. Les deux dernières études, sur le christianisme, traitent des mœurs et des hérésies.

Commentaire

On peut mettre ses études en rapport avec “*Le génie du christianisme*” et “*Les martyrs*”. Si le but du premier de ces livres était de prouver que le christianisme peut inspirer une poésie et un art nouveaux et, à travers les gloires d'une civilisation, rendre la vie plus sereine grâce aux « *beautés de la religion* », et si le second était une illustration de la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux païen, par le récit romanesque du passage de la société antique romaine aux temps modernes, la nouvelle œuvre n'est en somme qu'une suite de reconstitutions idéales, rattachées au miracle évangélique.

Le sujet historique les rattache surtout aux “*Martyrs*” pour l'étude de la société et du culte ; les explications données dans la préface des “*Martyrs*” et exposées par le poète au lieu de l'être par l'historien, trouvent ici leur développement organique.

On y trouve fréquemment des descriptions brillantes de la vie des Barbares. Elles attestent l'intérêt que l'auteur avait pour cette société qu'il avait déjà représentée sous une forme romanesque dans “*Les martyrs*”.

En 1832, Chateaubriand, monarchiste modéré, refusa de s'engager dans la conspiration de la duchesse de Berry, mais publia un “*Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry*”, où il écrivit : « *Quand un peuple ne peut plus rester ce qu'il fut, le premier symptôme de sa maladie, c'est la haine du passé.* » L'opuscule eut un grand succès ; il fut poursuivi en cour d'assises mais triomphalement acquitté (1833). Pour y rencontrer Charles X, il fit des voyages à Prague. Pour soutenir la cause de la duchesse de Berry, il se rendit à Venise. En janvier 1834, il fut candidat légitimiste à la députation, en Bretagne, mais échoua.

En 1833, dans une “*Préface testamentaire*” à ses “*Mémoires*”, il les divisait en trois parties : « *Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Concordat et l'Empire, ma vie a été littéraire ; depuis la Restauration jusqu'à aujourd'hui, ma vie a été politique* ». Il les lut à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Récamier, les corrigea et en publia la “*Conclusion*”.

Sa tragédie, “*Moïse*”, subit un échec. Talleyrand a pu alors décocher contre lui l'un de ses plus jolis traits : « Chateaubriand se croit sourd depuis qu'il n'entend plus parler de sa gloire. »

Il publia :

“Essai sur la littérature anglaise”
(1836)

Chateaubriand publia sa traduction du “*Paradis perdu*” de Milton.

Puis il publia, en trois livraisons successives, ses notes sur son activité de ministre des Affaires étrangères :

“Congrès de Vérone”
(1838)

Essai

Chateaubriand voulut justifier devant l'opinion publique son activité de ministre des Affaires étrangères. À Vérone, en 1823, le congrès des souverains d'Europe souleva un problème voisin de celui du congrès de Vienne et de la Sainte-Alliance : comment empêcher la propagation et le triomphe des idées de liberté et d'indépendance nationale? Il s'agissait en particulier d'intervenir en Espagne pour rétablir sur le trône le roi Ferdinand VII. Il participa à ce congrès comme représentant de la France. Il soutint jusqu'à son triomphe l'idée la moins en faveur : celle de laisser à la France la responsabilité, et en même temps l'honneur, d'une campagne contre les insurgés espagnols, qui conduisit au rétablissement de la monarchie. Fermement décidé à faire triompher ce projet qui devait couvrir de gloire son pays et lui-même, il réussit à rallier à son opinion le méfiant Metternich, surtout à la suite des reproches adressés à l'Angleterre au sujet des colonies espagnoles d'Amérique car elles se seraient définitivement détachées de l'Espagne sans l'intervention d'un gouvernement monarchique puissant rétabli dans ce pays.

L'entreprise se développa dans l'ensemble selon les plans de Chateaubriand, qui exposa, dans les développements et les documents de son livre consacré justement à *“La guerre d'Espagne”*, les raisons qui l'avaient poussé à entraîner la France sur le chemin de sa tradition militaire et de sa traditionnelle hégémonie. La raison d'État se fondait avec les considérations personnelles : l'homme Chateaubriand parlait à l'Europe.

Commentaire

L'éclat de cette œuvre est soutenu par une langue chaude et colorée.

“La guerre d'Espagne de 1823”
(1838)

Éssai

Il se rattache au livre que Chateaubriand avait consacré au congrès de Vérone. Il y restitue une correspondance diplomatique importante et variée qu'il avait eue à l'occasion de la révolution espagnole de 1820 qui devait avoir une si grande influence sur les mouvements napolitains et piémontais de 1821.

Au congrès de Vérone, les souverains de la Sainte-Alliance s'entendaient sur la façon de libérer le peuple espagnol de la « contamination » des nouvelles idées de liberté. Mais comment sauver des insurgés le roi Ferdinand VII? L'Angleterre était partisane de la non-intervention, car elle trouvait dans les désordres de l'Espagne de quoi faciliter ses propres affaires en Amérique du Sud. Le ministre autrichien, Metternich, préconisait au contraire l'intervention des armées autrichiennes et russes, auxquelles se joindraient celles de Louis XVIII. Une troisième thèse, celle de Chateaubriand, et non du gouvernement français, qui l'ignorait même, était de laisser intervenir la France toute seule, en lui laissant les risques mais aussi la gloire de l'entreprise. Ce dernier point de vue prévalut, et il s'en félicita toujours, même au milieu des diverses vicissitudes de sa vie politique. Il parle de cet événement comme de l'un des plus grands de la Restauration, et s'attribue la gloire d'en avoir été le principal promoteur. Il laisse d'ailleurs entendre que, en condamnant sa thèse sous prétexte que la plupart des diplomates ne la partageaient pas, on aurait condamné les faits eux-mêmes.

Commentaire

L'ouvrage fut publié en 1838, et se trouve être plus important pour la documentation fournie sur la campagne militaire et sur l'atmosphère diplomatique qui l'entoura que pour la propre défense de Chateaubriand. Exaltant le courage français, il affirma, avec un sens historique dépourvu de tout sectarisme, qu'avec la guerre d'Espagne la nation française a atteint une victoire qui avait « *échappé à la gloire et au génie de Napoléon* ».

‘‘Colonies espagnoles’’ (1838)

Essai

Chateaubriand montrait que l'Angleterre trouvait son avantage à ne pas intervenir dans la révolution espagnole contre Ferdinand VII en 1820, à cause du commerce qu'elle entretenait avec l'Amérique latine. À plus forte raison, après la victorieuse campagne du duc d'Angoulême qui avait rétabli la monarchie légitime dans la Péninsule, il aurait été fou de la part de la France d'attaquer les colonies américaines révoltées contre l'Espagne. Mais il était difficile aussi de ne pas estimer illégitimes les gouvernements de Lima et de Mexico, après avoir affirmé la légitimité de celui de Madrid. La tâche qui incombait naturellement à la France semblait être plutôt de chercher à faciliter un arrangement généreux entre l'Espagne et ses colonies. Chateaubriand se félicitait d'avoir contribué à étouffer la révolution en redonnant aux armes françaises leur puissance et en s'efforçant aussi de procurer dans le Nouveau Monde de futures couronnes à la famille des Bourbons.

Commentaire

L'essai est un témoignage fondamental sur la question, en raison des documents dont il est fait état. Les dernières pages montrent combien Chateaubriand s'enorgueillissait de son rôle d'homme politique et d'homme d'action. Il a un ton désinvolte et parfois même chevaleresque, bien fait pour séduire le lecteur.

Le 16 novembre 1841, Chateaubriand put écrire à Mme Récamier : « *Les ‘‘Mémoires’’ sont finis !* » En 1843, il fit un pèlerinage à Londres et rendit visite à Henri d'Artois, duc de Bordeaux, comte de Chambord, le dernier représentant de la branche aînée des Bourbons, Henri V pour les légitimistes. En 1844, le journal *‘‘La presse’’* racheta les droits des *‘‘Mémoires’’* pour publication posthume en feuilleton en même temps qu'ils paraîtraient en volumes. Chateaubriand s'indigna, mais en vain, à l'idée que son œuvre paraîtrait en feuilleton.
Il publia :

‘‘Vie de Rancé’’ (1844)

Biographie de 160 pages

Dominique-Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, né en 1626, filleul du cardinal de Richelieu, élégant traducteur d'Anacréon, ecclésiastique brillant et mondain, vécut une grande passion amoureuse avec la frondeuse qu'était la duchesse de Montbazou, renonça aux dignités après sa mort (1657) et celle de Gaston d'Orléans (1660) pour entrer chez les cisterciens (1663). Il devint abbé de Notre-Dame de la Trappe à Soligny près de Mortagne (1664) et consacra la moitié de son existence à réformer son abbaye dans le sens d'une stricte austérité, le nouvel ordre étant appelé du nom même du lieu, ordre

des « trappistes ». Il polémiqua avec Mabillon à propos des études monastiques, écrivit "*La sainteté et les devoirs de la vie monastique*" (1683), combattit jusqu'à l'épuisement le jansénisme, le quietisme, la froideur de Rome, enfin la vague montante du scepticisme, et, après avoir lutté contre la souffrance par les mortifications les plus noires, mourut en 1700.

Commentaire

Sur les conseils d'un abbé qui allait devenir son directeur de conscience, Chateaubriand entreprit, pour sa pénitence, d'écrire cette biographie du réformateur de la Trappe et cette riche méditation sur le repentir et la vanité du monde.

Une fois achevée la lourde tâche qu'il s'était imposée avec les "*Mémoires d'outre-tombe*", Chateaubriand commença à préparer cette biographie sans aucune joie, la considérant à peu près comme une obligation morale envers son conseiller spirituel. Sa longue vieillesse le portait à la méditation. Mais la vie de celui qui fut un merveilleux exemple de la familiarité avec laquelle les grands esprits du XVIIIe siècle, dès qu'il s'agissait de leur âme, marchaient de plain-pied avec leur religion, qui avait abandonné la société brillante de son temps pour s'adonner à la sainteté, l'émut profondément.

Les documents qu'il avait en main lui permirent de s'élever sans effort au plus haut niveau de la compréhension de l'Histoire en restituant aux luttes politiques de ce temps leur véritable enjeu.

Il s'attacha au style de l'œuvre, s'accorda toutes les audaces descriptives, retrouva une verve juvénile pour ses portraits et les raccourcis les plus saisissants, pour situer son héros dans le siècle.

Il introduisit dans cette oeuvre des considérations toutes personnelles, telles ces pages fort bien venues sur l'ennui dont souffrait le XVIIIe siècle au milieu de ses fastes, et sur les passions amoureuses. Cette biographie renferme, de ce fait, les derniers éléments des recherches littéraires de l'écrivain.

À ce propos, il ne faut point négliger l'"*Avertissement*" dans lequel le poète rappelle les chimères de sa jeunesse, chimères qu'il incarna dans les différentes héroïnes de ses romans, et auxquelles il oppose les pensées nouvelles que lui inspirent la fragilité des choses humaines et la proximité de la mort. Le livre est émouvant, voire pathétique, car, en parlant de Rancé, Chateaubriand pense souvent à lui-même, poursuit encore l'image de sa propre jeunesse. On y voit comment chez lui le christianisme est indissociable d'une méditation sur la mort.

À mesure qu'il avançait dans ces pages imprégnées de christianisme romantique, il se laissa aller au plus pur de son génie, chaque fait évoqué déclenchant des digressions, faisant apparaître des personnages, évoquant des souvenirs. Surtout, le vieil homme résigné, sage et pathétique, légua la plus enivrante et la plus personnelle des confessions, ses ultimes confidences. Sous sa plume, ce franc-tireur du Ciel que fut Rancé se transformait en un René du grand siècle.

C'est un livre singulier, déchirant, poignant, une sorte de chant suprême, aux accents sans écho dans toute l'oeuvre de Chateaubriand et peut-être dans toute la littérature.

On a pu le comparer à "*Childe Harold*" de Byron.

En 1843, à Venise, Chateaubriand eut une nouvelle rencontre avec Henri d'Artois.

Sa vieillesse mélancolique (*«la vieillesse est une voyageuse de la nuit»*) et nécessaire fut adoucie par la ferveur d'un cercle amical au milieu duquel brillait Mme Récamier. L'ardeur du sentiment qui les unissait s'était adoucie en une *« respectueuse tendresse »*, et, dans ses dix dernières années, il lui rendit visite tous les jours, même lorsqu'elle devint aveugle et qu'il fut lui-même à demi paralysé, étant perclus de rhumatismes, souffrant cruellement de la goutte.

Son épouse mourut en 1847.

“Mémoires d’outre-tombe”
(1809-1848)

Autobiographie de 2500 pages

Le livre s’est organisé en quatre parties :

Première partie : « *La jeunesse* » (1768-1800)

On y remarque particulièrement :

- La naissance : « *Le mugissement des vagues étouffa mes premiers cris , le bruit de la tempête berça mon premier sommeil* ».
- L’enfance dans le sombre château de Combourg où, après divers séjours de courte durée, Chateaubriand passa deux années entières (1784-1786). Le décor austère et même triste parfois est présenté sous un jour presque fantastique. C’était une demeure glacée, immense et peu habitée (quatre des six enfants l’ont déjà quittée). Le père était froid et sévère (« *Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l’humeur taciturne et insociable de mon père.* »). La mère était mélancolique. On y passait de sinistres soirées. Il s’isolait dans son donjon (Première partie, livre III, chapitre 3),
- L’affection pour sa sœur Lucile, qui était de quatre ans son aînée mais le seul être jeune auprès de lui. Ils étaient tous deux nerveux, rêveurs, mélancoliques. Ils s’aimaient et se comprenaient, sans échapper pourtant au sentiment d’une pesante solitude : « *Elle n’était qu’une solitaire avatagée de beauté, de génie et de malheur.* » Un douloureux destin attendait cet être en proie à un grand tourment intérieur, victime d’un malaise sans véritable remède et dont la mort, sans doute un suicide, reste entourée de mystère. Et Chateaubriand, cédant aux sollicitations conjuguées de son art et de sa mémoire affective, projeta le triste souvenir des dernières années et de la mort de sa sœur sur le portrait qu’il fit d’elle à vingt ans (Première partie, livre III, chapitre 7).
- Le vague des passions, la désespérance auxquels était en proie l’adolescent qui se créa une compagne idéale, « *la Sylphide* », qu’il para de tous les attraits de la beauté et de la poésie : « *L’ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude firent qu’au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même ; faute d’objet réel, j’évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus.* » Mais ces rêves, loin de calmer sa fièvre, l’exaspérèrent encore. À l’âge mûr, il fit de cette « *enchanteresse* » le symbole de son ardente inquiétude, de ses aspirations toujours insatisfaites. (Première partie, livre III, chapitre 12).
- Ses promenades et son bonheur dans la nature, les émotions qu’il avait éprouvées à Combourg durant « *les mois des tempêtes* », l’automne, et , de là, la méditation sur la fragilité de l’être humain. (Première partie, livre III, chapitre 13).
- Ses études au collège de Dol.
- Son entrée au service : il était lieutenant, il fut présenté à la Cour.
- Sa vie à Paris : il fréquenta les gloires littéraires, se risqua à publier un petit poème, une médiocre idylle : « *Amour de la campagne* ». Il assista aux débuts de la Révolution (« *La Révolution était finie lorsqu’elle éclata* »).
- Ses réflexions sur la Révolution : « *Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l’avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d’ennui. Les passions et les caractères en liberté se montrent avec une énergie qu’ils n’ont point dans la cité bien réglée. L’infraction des lois, l’affranchissement des devoirs, des usages et des bienséances, les périls même, ajoutent à l’intérêt de ce désordre. Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues, rentré pour un moment dans l’état de nature, et ne recommençant à sentir la nécessité du frein social que lorsqu’il porte le joug des nouveaux tyrans enfantés par la licence.* »
- Son voyage en Amérique qu’il décida par un de ces coups de tête soudains qui lui avaient déjà fait envisager le sacerdoce puis le suicide. Il se découvrit explorateur, se proposa à la fois de trouver le

fameux passage du Nord-Ouest et de rencontrer l'« *homme de la nature* ». Il ne découvrit pas l'un, mais il crut avoir trouvé l'autre ; la véritable révélation de ce voyage, ce fut la splendeur des paysages américains, dont l'évocation nous vaut des pages d'une grande beauté.

- Son retour à Paris, son mariage, les deuils familiaux.
- Son passage à l'armée des émigrés.
- Son séjour à Londres, ses jours de misère. C'est là cependant qu'il commença à écrire ses premières œuvres : l'« *Essai historique, politique et moral sur les révolutions* » et « *Atala* ».

Deuxième partie : « *La carrière littéraire* » (1800-1814)

Les passages les plus justement fameux sont :

- les portraits de ses amis, Joubert, Fontanes, Pauline de Beaumont ;
- son entrevue avec Bonaparte dont il aime à montrer qu'il le traitait de puissance à puissance, sa rupture retentissante avec lui à la suite de l'exécution du duc d'Enghien ;
- ses années laborieuses à la Vallée-aux-Loups ;
- ses voyages.

La véritable histoire de Chateaubriand à cette époque est celle de ses livres : dès « *Atala* » et « *Le génie du christianisme* », il fut célèbre et sa gloire ne cessa de grandir.

Troisième partie : « *La carrière politique* » (1814-1830)

« *Parlons du vaste édifice qui se construisait en dehors de mes songes* ». Avec le retour des Bourbons, Chateaubriand se lança immédiatement dans l'arène avec son pamphlet « *De Buonaparte et des Bourbons* » qui, dit-il, « *a plus profité à Louis XVIII qu'une armée de cent mille hommes* ». Mais il passa bientôt dans l'opposition avec son écrit : « *La monarchie selon la Charte* ». Sa véritable carrière politique fut brève, elle ne dura que six ans. Il fut successivement ambassadeur à Berlin, ambassadeur à Londres, représentant de la France au congrès de Vérone, enfin ministre des Affaires étrangères. En 1828, il reparut sur la scène politique et devint ambassadeur à Londres (ici se place le parallèle entre le pauvre émigré de 1800 et le glorieux ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne). Il fait un délicat hommage à Mme Récamier à laquelle tout le Livre VII est consacré : dans sa douce intimité, son âme inquiète trouva la paix ; elle seule sut le fixer et lui inspirer une sérénité quelques fois menacée par la hantise de la mort.

Quatrième partie

La Révolution de 1830 mit définitivement un terme aux activités politiques de Chateaubriand et marqua également le ralentissement de sa production littéraire. Il n'avait plus grand-chose à dire. Il ne publia plus de grandes œuvres. Il ne s'occupa que de les rassembler pour éditer ses « *Oeuvres complètes* ». Fidèle à Charles X, il alla le voir en son exil, défendit sans espoir la cause de Henri d'Artois, se compromit en se chargeant d'une mission à Prague que lui confia la duchesse de Berry, prisonnière du gouvernement de Louis-Philippe, ce qui lui valut une arrestation et un procès. Peu après son retour à Paris, il repartit pour Venise où il devait rencontrer la duchesse (septembre 1833), la ville cette fois l'enchantant, lui faisant retrouver jeunesse et gaieté, une grâce fraîche et primesautière, inattendue chez lui, anime ce livre (livre VII). Puis ce fut la vieillesse, parfois même la gêne, malgré l'admiration dont on l'encensait. Il se consacra entièrement à l'achèvement de ses « *Mémoires* » et en donna lecture à l'Abbaye-aux-Bois, chez Madame Récamier.

La « *Conclusion* » est consacrée à une ample récapitulation et à des perspectives d'avenir souvent saisissantes, empreintes d'une poésie cosmique vraiment grandiose. Il se plut à souligner les contrastes : la gloire et la misère, la foule qui l'entoure et la solitude, la place qu'il a occupée dans le monde et dans le temps : « *Je me suis rencontré entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves.* » Il a le sentiment d'avoir vécu une époque capitale pour l'histoire du monde. Avec le sentiment mélancolique qu'il « *habite avec un cœur plein un monde vide* », il fait « *la peinture d'un monde fini dont on ne comprendra plus le langage et le nom* ». Il a mesuré l'importance des

transformations de toute sorte auxquelles il a assisté. Auparavant convaincu que « *l'idée chrétienne est l'avenir du monde* », il fit alors, dans des pages tragiques, des prédictions, des prophéties, des avertissements, sur l'avenir du monde : « *On dirait que l'ancien monde finit et que le nouveau commence.* » Il voyait la révolution continuer. Il exprima son dégoût du règne à venir des boutiquiers, artisans et travailleurs en tout genre accompagnant l'égalité des fortunes. Il vilipenda « *l'idéale médiocrité des Américains* ». Il eut l'horrible vision de l'avenir européen, celle de « *Chinois constitutionnels, à peu près athées* ». Pour lui, les progrès eux-mêmes allaient poser de nouvelles questions. Il envisageait le risque que la civilisation ne se perde en elle-même, que, dans la société nouvelle, unique, universelle, l'individu, la plainte humaine ne diminuât : « *Comment trouver place sur une terre agrandie par la puissance d'ubiquité et rétrécie par les petites proportions d'un globe fouillé partout? Il ne resterait qu'à demander à la science le moyen de changer de planète.* »

Enfin était venu le moment de dire adieu à son œuvre et au monde : sur une dernière image, sur un dernier acte de foi et d'espérance, il se fixa à jamais dans l'attitude dont il voulait laisser le souvenir à la postérité : « *Si j'ai assez souffert en ce monde pour être dans l'autre une ombre heureuse, un rayon échappé des Champs-Élysées répandra sur mes derniers tableaux une lumière protectrice : la vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux.* » (livre XII, fin du chapitre 9 et chapitre 10).

Partout il a promené cette âme mélancolique et insatisfaite, mais incapable de s'en contenter, cette âme qui était, comme il le dit lui-même, « *de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée* ».

Analyse

Rédaction

C'est à Rome, vers la fin de 1803, après la mort de Mme de Beaumont, que Chateaubriand conçut pour la première fois l'idée d'écrire des '*Mémoires de [s]a vie*'. Il en commença la rédaction en 1809, précisant à cette date : « *J'entreprends l'histoire de mes idées et de mes sentiments plutôt que l'histoire de ma vie* ». Mais les événements ou d'autres travaux littéraires vinrent sans cesse le détourner de son dessein. Il s'interrompit une première fois, en 1814, pour se lancer dans la politique avec le retour des Bourbons, mais il en avait déjà écrit la partie la plus remarquable, le récit de son enfance et de sa jeunesse. En juillet 1817, dans le parc du château de Montboissier, le chant d'un oiseau, réveillant en lui des souvenirs de jeunesse, le ramena à ses "*Mémoires*" : « *Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. À l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive...* » (première partie, livre III, chapitre 1), lignes essentielles que Proust allait citer dans '*Le temps retrouvé*', car, chez Chateaubriand, Combourg ressuscita autour de ce chant d'oiseau comme Combray de la fameuse madeleine (Combourg, Combray : n'y a-t-il pas entre ces deux noms une affinité « élective »?) Il se remit à son manuscrit lors de ses ambassades et poussa alors le récit jusqu'à son retour d'exil en 1800. Une première phase de la rédaction, surtout active pendant son ambassade à Londres (1822), aboutit à ce qu'on appelle le manuscrit de 1826, dont on a conservé les Livres I à III. En 1828, il reprit les "*Mémoires*" : cette fois, laissant de côté la période 1800-1828, c'est de sa vie actuelle qu'il traita.

Après 1830 commença une nouvelle phase : apparition du titre définitif, '*Mémoires d'outre-tombe*' (1832) ; élargissement de la conception d'ensemble ; importante révision du manuscrit de 1826 et rédaction de nouveaux livres. Chateaubriand divisa sa vie jusqu'en 1830 en trois carrières successives, de soldat et de voyageur, d'homme de lettres, d'homme d'État, et il voulut représenter dans sa personne l'épopée de son temps. En rapport avec ce dessein grandiose, il se forgea un style original, hardi et divers. De 1836 à 1841, il combla le vide laissé, en donnant le tableau de sa carrière littéraire.

En 1834, dans le salon de Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois, il procéda à la lecture de plusieurs passages, afin d'attirer l'attention du public et de piquer la curiosité sans toutefois la satisfaire entièrement. La même année parurent des '*Lettres sur les 'Mémoires de Chateaubriand'*' contenant

des extraits de son œuvre. Puis il s'occupa de la publication future. Comme, étant retiré de la politique à la suite de la chute de Charles X, il était presque tombé dans la misère, en 1836, pour deux cent mille francs et une rente viagère annuelle de vingt mille francs (sommes énormes pour l'époque), il céda la propriété de l'ouvrage à une société par actions constituée à cet effet par ses admirateurs et sous réserve expresse qu'elle ne paraîtrait qu'après sa mort (d'où le titre). Rassuré, au moins provisoirement, sur le destin des "Mémoires", il continua à y travailler jusqu'à la veille de sa mort, grossissant de plus en plus une quatrième partie, qui contient sa «*dernière carrière, mélange des trois précédentes*», et en acheva la composition, par une vaste "Conclusion", en 1841. Pendant plus de trente ans, cette rédaction fut pour lui son travail préféré.

Conception de l'autobiographie

Chateaubriand, s'il écrivit "René" à son exemple, si son projet initial était de «*rendre compte de moi-même à moi-même*», se disant persuadé de «*l'ennui profond que l'on cause aux autres en leur parlant de soi*», s'il s'est étendu longuement sur sa vie, en écrivant son autobiographie n'a pas voulu écrire des confessions comme celles de saint Augustin ou celles de Rousseau dont il prit même le contrepied car chez lui, écrivit-il, «*perce quelque chose de vulgaire, de cynique, de mauvais ton, de mauvais goût*». Il a conçu son autobiographie comme une «*épopée de [s]on temps*». Et son récit est bien conduit.

D'autre part, connaissant «*l'art de choisir et de cacher*», il a mêlé vérités et mensonges. Enfin, pour mieux soigner son «*tombeau*» («*Vous qui aimez la gloire, soignez votre tombeau*», quatrième partie, livre 4, chapitre 14), son dessein véritable n'étant pas d'écrire l'histoire de sa vie mais de dresser un monument grandiose qui en perpétuera la mémoire, il y a montré un grand souci esthétique.

Intérêt littéraire

Avec les "Mémoires d'outre-tombe", Chateaubriand, qui écrivait bien, qui était tellement artiste, parvint à une entière maîtrise de son style et de son art. Il déploya :

- d'une part, tous les pouvoirs d'éloquence de la prose classique, solennelle, grave, verbeuse, ampoulée parfois, car il avait mûri son admiration pour le vrai classicisme, celui du XVII^e siècle, et retrouva tantôt l'ample période de Bossuet, tantôt l'impérieuse nervosité de Saint-Simon ;

- d'autre part, les innovations du romantisme car l'œuvre fut écrite en plein romantisme, et, s'il fut dur pour ses fils spirituels, il profita pourtant de leurs hardiesses, enrichit une langue qui n'a jamais été plus riche (par la résurrection de mots rares et expressifs dédaignés depuis la Renaissance et même par des néologismes), trouva des images somptueuses, développa les richesses rythmiques.

Ainsi, dépassant le pseudo-classicisme qui, dans "Le génie du christianisme" et dans "Les martyrs", avait beaucoup vieilli, il sut varier les effets presque à l'infini :

- le ton soutenu et même emphatique ;

- le lyrisme quand il chante la nature (ses descriptions de paysages étant parmi les plus belles de toute la littérature française), l'amour, la jeunesse, la mélancolie superbe et harmonieuse dans laquelle, depuis longtemps, il excellait (l'évocation de Lucile) ; quand il rappelle ses souvenirs pour méditer sur la fragilité humaine ;

- le ton épique pour peindre les grands moments et les principaux personnages de cette période troublée ;

- la splendeur pittoresque ;

- la simplicité souriante, une vivacité, une verve, parfois même une bonhomie, un enjouement malicieux et amusé, la gaieté gracieuse et familière de sa relation du séjour à Venise en septembre 1833, qui charment et qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans ses livres ;

- dans ses admirables portraits, la chaude sympathie ou la froide cruauté («*M. de Talleyrand en vieillissant avait tourné à la tête de mort ; ses yeux étaient ternes, de sorte qu'on avait peine à y lire, ce qui le servait bien : comme il avait reçu beaucoup de mépris, il s'en était imprégné et l'avait placé dans les deux coins pendants de sa bouche*») ;

- quand il toucha à la politique, un style direct, violent, éloquent ou familier, des formules sèches et impitoyables qui traduisent sa hauteur dédaigneuse : « *Il y avait une impatience de parjure dans cette assemblée que poussait une peur intrépide* » a-t-il dit de la chambre des pairs pendant la révolution de 1830.

Il réalisa ainsi un rêve qui lui était cher : devenir le grand classique de l'ère romantique.

L'intérêt des "*Mémoires d'outre-tombe*" n'est pas défini par la vérité de la statue de soi que Chateaubriand érigea, ni par la seule valeur de témoignage historique : le talent de l'artiste fait oublier les faiblesses de l'homme. Nous sommes joués par son grand jeu et floués par son grand flou. Nous avons beau savoir qu'il ne faut pas le prendre à la lettre, nous le croyons pourtant toujours sur parole. Il nous émeut, nous touche et nous transperce. Les "*Mémoires*" restent vivants dans tous leurs aspects ; ils répondent au vœu de leur auteur en lui assurant à eux seuls, autant et plus que le reste de son œuvre, l'immortalité. Ils sont son chef-d'œuvre.

Intérêt documentaire

Chateaubriand rendit compte d'une tranche d'histoire plutôt bien remplie : la fin de l'Ancien Régime, le Consulat, l'Empire, la chute de Napoléon, le retour de l'île d'Elbe, Waterloo, Louis XVIII, le congrès de Vérone, Charles X, la révolution de 1830, Louis-Philippe, la montée de 1848. Il se plut à établir un vaste parallèle entre Napoléon et lui-même : pour lui, l'un avait dominé l'histoire, l'autre la littérature du temps. Il n'aimait pas Napoléon et il l'a combattu, mais il l'admirait parce qu'il avait le sens de la grandeur. Aussi, après la chute de l'Empereur, la scène politique lui parut-elle vide : l'épopée était finie. Il parla de « *la solitude dans laquelle Bonaparte a laissé le monde* » ; il écrivit encore : « *Retomber de Bonaparte et de l'Empire à ce qui les a suivis, c'est tomber de la réalité dans le néant, du sommet d'une montagne dans un gouffre.* » Au moment de Waterloo, il fut partagé entre son loyalisme et son patriotisme. Il fut moins convaincant lorsqu'il exagéra son rôle politique, qui fut d'ailleurs important, et ses dons d'homme d'État. En revanche, il brossa, à la fin de son œuvre, dans la "*Conclusion*", un tableau saisissant des transformations du monde qu'il avait vu s'accomplir, et il se montra très clairvoyant lorsqu'il annonça l'avènement de la démocratie, affirmant que l'idée chrétienne et l'idée démocratique ne sont nullement inconciliables.

S'il nous fournit, sur son temps et sur lui-même, toute sorte de renseignements précieux, il procède à des interprétations, à des arrangements, atteignant ainsi à une « *vérité* » esthétique et poétique supérieure littérairement à la stricte vérité des faits qui ne sont donc pas toujours respectés, tandis que bien des points restent dans l'ombre. Les critiques démontrent péremptoirement et inexorablement qu'il a escamoté tel détail pour faire joli, qu'il a inventé tel épisode pour faire bien.

Intérêt psychologique

On découvre dans les "*Mémoires*" toute la personnalité de l'écrivain, dont ses autres œuvres ne nous donnent que des aspects partiels. À travers une investigation psychologique continue et souvent profonde, on constate dans le personnage à la fois une évolution et une fidélité à soi-même.

La première partie, où il traça, en tableaux inoubliables, les étapes de sa jeunesse, est de loin la meilleure, la plus pittoresque et la plus émouvante. En se penchant sur son passé, il prit un plaisir mélancolique à évoquer ces années où la sensibilité et l'imagination de l'adolescent furent troublées et exaltées par la vie à Combourg, à se confronter avec lui-même, à reconnaître, sous les changements provoqués par l'âge, son identité profonde : « *Inutilement je vieillis, je rêve encore mille chimères* ». Il resta en effet, jusqu'au bout, l'éternel insatisfait, l'éternel René.

L'homme politique se voulut l'incarnation d'une fidélité indéfectible et désabusée : son honneur de gentilhomme exigeait qu'il défende jusqu'au bout la cause légitimiste à laquelle il ne croyait plus, ce qui trahissait un orgueil immense, parfois empreint de naïveté, un orgueil indissolublement lié au sens de la grandeur et de la beauté.

Il apparaît aigri, malveillant, partial. Il se laisse emporter par son imagination, inspirer par son indignation ou son ironie. De l'ensemble se dégage le sentiment qu'il a mené une vie malheureuse, mais exemplaire, qu'il a été le héros de son temps.

Si, avec *“Mémoires d’outre-tombe”*, il s’est tendu à lui-même un miroir complaisant, ils furent aussi pour lui un livre de salut qui lui a été absolument nécessaire pour s’atteindre et survivre, une affaire de vie ou de mort. Il n’y chercha pas tant une manière de paraître qu’une manière d’être. Il les a entrepris dans la force de l’âge et tissés pendant plus de trente-cinq ans. Ce fut donc une prodigieuse entreprise de récupération de soi, contre et avec le temps. Il n’a pas écrit ce livre pour raconter sa vie mais d’abord pour pouvoir la vivre.

Si son parti pris de stylisation esthétique et morale a entraîné des entorses à la vérité et aussi des attitudes étudiées, une certaine absence de naturel, bref de la pose, si on peut alors avoir le sentiment qu’il se bat les flancs pour se hausser à un certain niveau où il s’assomme lui-même, un de ses héritiers les plus directs, Aragon, l’a justifié en esquissant à la fin de sa carrière la théorie du mentir-vrai, tandis que Cocteau, lui aussi un autre menteur, parlait de la vérité du mensonge. C’est qu’il n’y a pas de beaux mensonges opposés à de vilains mensonges quand il s’agit de la sensibilité. Le mélange du réel et de l’imaginaire fait des *“Mémoires d’outre-tombe”* un livre unique en son genre.

Intérêt philosophique

Les *“Mémoires”* montrent une certaine prise de conscience du sens profond des événements.

La fuite du temps, l’obsession de la mort : À mesure qu’il s’abandonna à la dangereuse magie des souvenirs, les appels des morts se succédèrent : « *Mme de Beaumont ouvre la marche funèbre de ces femmes qui ont passé devant moi* », la présence de la mort le hanta : « *J’ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre et puis une autre qui ne se rouvrirait plus* ». En rédigeant la quatrième partie, il éprouva, au jour le jour, l’angoisse de la fuite du temps : relatant désormais des événements tout récents, il sentait, au fil des heures, le présent devenir irrémédiablement le passé. Il se laissa prendre au sortilège du titre génial qu’il avait choisi : *“Mémoires d’outre-tombe”*, et tenta de réaliser cette fiction, d’envisager de l’au-delà le monde des vivants. La mort l’attirait et lui faisait horreur ; à force d’art, il en vint à l’exorciser : « *La mort est belle, elle est notre amie : néanmoins nous ne la reconnaissons pas, parce qu’elle se présente à nous masquée et que son masque nous épouvante* ». L’immortalité promise par sa foi chrétienne (« *Il ne me reste qu’à m’asseoir au bord de ma fosse, après quoi je descendrai hardiment, le Crucifix à la main, dans l’Éternité.* » [*“Conclusion”*]) ne lui suffit pas : il voulut encore être immortel, par sa gloire, dans la mémoire des êtres humains ; et pour cela il comptait sur la pérennité de son art. Il appliqua à sa vie même sa théorie du beau idéal, qu’il avait définie dans *“Le génie du christianisme”*. Il en a fait une œuvre d’art.

Destinée de l’oeuvre

Le 21 octobre 1848 commença la parution en feuilleton dans *“La presse”* des *“Mémoires d’outre-tombe”*. Elle dura jusqu’en juillet 1850 puis l’ouvrage parut en volumes à Bruxelles.

La version de *“La presse”* et celle des volumes publiés à la même époque laissaient à désirer ; l’édition Biré en sept volumes (1898-1899) a marqué un progrès sensible ; enfin, dans son édition du centenaire, M. Levaillant a restitué le texte intégral des *“Mémoires”* et fait autorité.

En 1874, un document inédit fut publié sous le titre de *“Souvenirs d’enfance et de jeunesse de Chateaubriand”* : c’était le texte de la copie, faite par Mme Récamier, du manuscrit de 1826 qu’il avait remanié par la suite.

La publication fut assez froidement accueillie. Chateaubriand appartenait déjà au passé ; il y jugeait, d’une manière souvent blessante et toujours définitive, ses contemporains ; mais surtout ils apparurent comme un monument d’orgueil qu’il s’élevait à lui-même. C’est seulement peu à peu qu’ils s’imposèrent ; on oublia la vanité de l’homme pour ne plus voir que le peintre, l’écrivain, et c’est de nos jours l’œuvre la plus lue et la plus appréciée de Chateaubriand, son œuvre la plus vivante, celle qu’on considère comme son véritable chef-d’œuvre.

Proust fut un grand admirateur des *“Mémoires d’Outre-Tombe”* qu’il mentionna souvent (I, 481, 521, 556, 710, 721 (où Mme de Villeparisis raconte ce que son père lui disait de Chateaubriand), 726, 920 - II, pages 876, 1033, 1051, 1052, 1108 - III, pages 35, 329 [« *l’œuvre insuffisamment confidentielle*

de Chateaubriand »], 407 [« le clair de lune était devenu bleu avec Chateaubriand »], 589 [pour M. de Guermantes, dans l'article de Marcel, « il y avait de l'enflure, des métaphores comme dans la prose démodée de Chateaubriand »]), le citant même longuement à deux reprises : « Un chant d'oiseau dans le parc de Montboissier, ou une brise chargée de l'odeur de réséda, sont évidemment des événements de moindre conséquence que les plus grandes dates de la Révolution et de l'Empire. Ils ont cependant inspiré à Chateaubriand, dans les "Mémoires d'Outre-tombe", des pages d'une valeur infiniment plus grande. » (III, page 728) - « N'est-ce pas à une sensation du genre de celle de la madeleine qu'est suspendue la plus belle partie des "Mémoires d'Outre-tombe" : « Hier au soir je me promenais seul... je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. À l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis souvent siffler la grive." Et une des deux ou trois belles phrases de ces "Mémoires" n'est-elle pas celle-ci : "Une odeur fine et sauvage d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs ; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve, sans relation avec la plante exilée, sans sympathie de réminiscence et de volupté. Dans ce parfum non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traces, dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets de l'absence et de la jeunesse. » (III, page 919)

Ayant eu le temps, sur son lit de mort, de se réjouir de la chute de Louis-Philippe, qu'il considérait comme un usurpateur, rêvant de « ressusciter à l'heure des fantômes » pour corriger les épreuves de ses '*Mémoires d'outre-tombe*', Chateaubriand s'éteignit le 4 juillet 1848, 110 rue du Bac à Paris. Le 19 juillet eurent lieu des obsèques solennelles à Saint-Malo où, conformément à son vœu, sa tombe solitaire se dresse sur l'îlot du Grand-Bé, pour un tête-à-tête avec l'Océan et avec l'éternité.

Chateaubriand a toujours été obsédé par la mort mais a vécu une longue vie dans ses différentes carrières d'amateur jamais blasé de belles dames amoureuses (ce qui fut, en fait, la grande affaire de sa vie !), de voyageur, de diplomate et d'écrivain.

Penché sur le grand chaos ténébreux de son âme inquiète, il lança la phrase devenue le viatique de tous les romantiques : « *Levez-vous vite, orages désirés !* », le départ des sombres envolées lyriques vers les nuages plombés, ayant, selon Théophile Gautier, « restauré la cathédrale gothique, rouvert la grande nature fermée, inventé la mélancolie moderne ». Toujours animé de l'ardeur à poursuivre « *la séduction des chimères* » que lui présentait une imagination puissante, il fut un novateur en lui laissant toujours la première place. Il a fondu l'imaginaire avec le sensible, a évoqué les correspondances secrètes entre l'humain et la nature.

Préoccupé de gloire personnelle (« *J'ai aimé la gloire comme une femme* » - « *Il y a de la duperie à ne pas proclamer soi-même son immortalité* »), en politique, bien que porté par un décor exceptionnel et une intrigue sans égale (onze régimes au cours de sa vie), il se montra moins acteur que comédien, ses aptitudes étant plus limitées que ses ambitions. Comme le dit Metternich, un connaisseur : « Poète et pamphlétaire, il ne possédait aucun des éléments qui constituent un homme d'État ». En fait, il était le contraire d'un ambitieux : il ne traduisit pas ses rêves en fortune, mais fit de sa destinée le moyen de parvenir à la rêverie. Il savait mieux que personne que la monarchie avait été engloutie par la Révolution, mais il ne put s'empêcher de lui être fidèle. Dès 1815, il savait que la Restauration était impossible, mais il s'y voua pourtant, quitte ensuite à précipiter son échec en défendant la liberté de la presse.

Soucieux, avant tout, de dresser sa statue devant l'éternité en ne cessant de travailler à ses '*Mémoires*', il a encouru le reproche de fatuité ou d'hypocrisie. Apparemment toujours guidé par le sens de l'honneur, si son éthique s'arrangea de petites canailleries, sa politique fut fondée sur la foi, la tradition et la passion de la liberté.

« Né entre deux siècles, entre deux mondes, cela même ayant fait de lui le plus extraordinaire témoin d'un exceptionnel moment de l'Histoire » (Jean Guéhenno), ayant vécu au moment où on bradait

d'anciens repères pour en produire de nouveaux, il a su admirablement exprimer les aspirations de son siècle, comprenant un des premiers qu'une nouvelle civilisation naissait.

Lui que son amour des mots consolait du mépris des humains et du dégoût des biens, a excellé, grâce à la beauté sans pareille de son écriture qui ne craignit pas la grandiloquence dans des phrases scintillantes de l'écume des mots, à présenter des tableaux superbes marqués par la magnificence des images, le sens du trait, la frappe de formules qui soutiennent l'ampleur des méditations. Il sut jouer de toutes les ressources du rythme et de l'harmonie verbale pour composer de véritables poèmes lyriques en prose. Lui, dont la blessure secrète était de n'être pas poète en vers, a donné l'exemple d'une prose qui atteint parfois à la plus haute poésie.

« *La jeunesse, a dit Chateaubriand, est une chose charmante ; elle part au commencement de la vie, couronnée de fleurs comme la flotte athénienne pour aller conquérir la Sicile et les délicieuses campagnes d'Enna...* » On connaît la splendide métaphore que déroule ensuite l'enchanteur dans cette page nostalgique des '*Mémoires d'outre-tombe*'. Il exprima l'opinion d'un vieil homme.

Chateaubriand soulignait qu'«*une erreur trop commune aux gouvernements, c'est de croire qu'ils augmenteront leurs forces en augmentant leur pouvoir.*»

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)